

ARCS-EN-CIEL

Frédéric Jésus

*Beauty, no other thing is, than a Beame
Flahst out between the Middle and Extreame.*

Robert Herrick
(*Hesperides*, 1648)

- 1 -

Comme venu de la ville à laquelle chacun tournait le dos, un vent tiède et lourd de poussière se leva d'un coup. Il rasa les tombes et s'en alla brosser, derrière le mur du cimetière, les champs de tournesols qui s'épandaient en nappes jusqu'aux échancrures des collines. Dans son sillage, la rafale avait tiré de gros nuages manifestement prêts à en découdre avec le mol ordonnancement de la cérémonie et qui, se regroupant, concentrant leurs forces, franchissant enfin la barre des immeubles, foncèrent sans retenue et vinrent poser leur ombre épaisse sur le groupe des "membres de la famille" et sur celui, plus dispersé, des "amis fidèles". Instinctivement, les uns et les autres se rapprochèrent, comme pour faire front commun, mais en vain : la courte averse n'épargna personne. Rares étaient ceux qui avaient prévu un parapluie et, du reste, personne ne se décida à en ouvrir un, par crainte sans doute d'avoir à le partager, à se parler, à parler du défunt peut-être. Mais l'occasion avait été offerte, et fut saisie, d'accélérer le cours des choses. La terre — cette terre entrebâillée qui venait d'avalier le cercueil — eut à peine le temps d'exhaler la bonne odeur que réveille la pluie au soir des journées chaudes, et tout fut terminé, averse comme cérémonie.

Un chat, se glissant entre les tombes, accompagnait à distance les participants vêtus de sombre qui s'éparpillaient sur l'allée centrale, d'un pas raisonnable, en direction du portail et de la sortie. Déjà les nuages s'effiloçaient et rejoignaient l'horizon gommé par la brume.

— "Je crois que papa aurait aimé cela", dit Léa à son frère en lui montrant du doigt l'arc-en-ciel qui se tendait derrière les immeubles.

— " Oui, sans doute", lui répondit Serge. "Les alternances d'averses et d'éclaircies, c'était vraiment son affaire. Il nous a beaucoup appris à ce sujet. Il m'a pourtant semblé connaître avec lui bien plus d'averses que d'éclaircies."

— "Maman, maman, regarde le bel arc-en-ciel !", s'excitèrent derrière eux les jumeaux, les deux jeunes enfants de Léa. Ils venaient de lâcher les mains de leur grand-mère et accouraient, au risque des pierres sur le chemin, pour notifier l'événement à leur mère.

— "Christine, Pierre, mes chéris, oui je l'ai vu. Mais ne criez pas si fort, cela ne se fait pas dans un cimetière."

Christine la regarda gravement pendant que Pierre, baissant le ton, demandait à son oncle :

— "Serge, ça vient comment les arcs-en-ciel ?"

— "Il faut de l'eau, beaucoup d'eau pour piéger la lumière. La preuve : celui-ci vient du canal, juste derrière les immeubles", intervint brutalement Martin, le fils unique de Serge. Sa voix avait mué, depuis le dernier repas de famille. Serge et Léa se regardèrent, l'air gêné, puis tentèrent de scruter son visage. Mais il s'était déjà éloigné d'eux et il donnait maintenant l'impression de s'intéresser bien plus aux pérégrinations du chat qu'à l'instruction de ses jeunes cousins.

— "Martin a raison", dit Léa en se tournant vers ses enfants, et ceux-ci, ayant pris bonne note du tout, se mirent bientôt à gambader autour des parents et des amis. Ayant retrouvé et doublé leur père, ils dévalèrent le chemin en pente vers le parking. Moins d'une dizaine de voitures, dont une avec chauffeur, y étaient stationnées.

— "Pas moyen de les tenir", s'excusa Léa. "Il faut dire qu'à la différence de ton fils, ils ont bien peu connu leur grand-père."

Serge se retourna pour observer leur mère, élégante comme de coutume avec son tailleur de deuil et sa mise en plis du jour. Elle devisait en souriant poliment avec quelques vieilles connaissances.

— "Je me suis rendu compte récemment", reprit Serge, "que Martin téléphonait beaucoup à son grand-père mais, pour ainsi dire, comme en cachette. Il ne m'a jamais parlé de leurs conversations. Dis- moi, as-tu remarqué que maman s'est fait déposer par le chauffeur de son mari ? Crois-tu qu'elle va rester dîner avec nous ?"

— "Évidemment ! L'échec de papa n'est pas contagieux, que je sache ! Tout du moins, il ne l'est plus. Cela fait maintenant trois ans qu'elle a pris ses dispositions et remis de l'ordre dans sa vie, non ? Bien sûr qu'elle va rester un peu avec nous, ce soir. Chauffeur ou non, elle ne peut pas nous laisser seuls avec nos souvenirs d'enfance."

— "Peut-être. Elle a pris ses dispositions, comme tu dis, mais elle a aussi repris ses meubles, l'année dernière, alors que papa n'avait déjà plus rien. Pour quoi faire ? Georges ne sait pas comment dépenser son argent pour elle, elle nous l'a assez laissé comprendre ! Il lui a offert un appartement et une maison à la campagne et je ne sais plus quoi encore, un chauffeur, il faut croire. Il ne restait plus à papa que son lit, mais je suis sûr que tout ce qu'elle a récupéré est oublié dans un garde-meubles, maintenant."

— "Je t'en prie, Serge. Tu sais bien que ces meubles lui venaient de sa famille."

— "Mais c'est papa qui les avait restaurés, longuement, soigneusement, à sa façon."

— "Oui, amoureusement, comme il disait..."

— "À sa façon, autant dire en pure perte."

Ivan, le mari de Léa, s'était rapproché d'eux après avoir échangé ou plutôt chuchoté quelques mots avec Martin. Sa pâleur et sa blondeur contrastaient avec le type méditerranéen du frère et de la sœur. Il avait dissimulé sa silhouette dégingandée sous l'étoffe fatiguée d'un costume strict qu'il semblait porter pour la première fois.

— "Votre père n'a jamais rien fait en pure perte", affirma-t-il, "et vous le savez bien. L'idée de perdre ou de gagner lui était étrangère."

— "C'est pourquoi il n'a jamais rien gagné", répliqua Serge.

- "Il vaut peut-être mieux perdre intelligemment que gagner bêtement", suggéra Martin en les dépassant d'un pas nerveux, et il s'en alla rejoindre Pierre et Christine sur le parking.
- "Ton fils a beaucoup changé", dit Léa à son frère.
- "Oui, surtout depuis que sa mère nous a lâchés en rase campagne", confirma Serge.

L'arc-en-ciel s'était effacé aussi fantômatiquement qu'il était venu, et seuls les petits jumeaux se demandaient peut-être quel genre de flèche on aurait pu s'attendre à le voir tirer. Tous avaient maintenant regagné les voitures. Le chauffeur de leur mère et les amis qui conduisaient s'approchèrent de Serge et de Léa et s'accordèrent en quelques mots pour se rendre à la queue leu leu jusqu'à la Brasserie de la Gare où devait se tenir le repas de funérailles. Léa jeta un coup d'œil à son frère par-dessus l'épaule du chauffeur, comme pour lui dire : "Tu vois bien qu'elle ne déserte pas !". Mais Serge était occupé à confirmer à son fils que la Brasserie de la Gare se trouvait bien à égale distance de la gare et du canal. "Alors, pourquoi ne s'appelle-t-elle pas Brasserie du Canal ?", demandait Martin d'un ton inquisiteur, presque soupçonneux, et les quelques amis qui entendirent tout autant la question que l'absence de réponse de Serge les contournèrent en hochant la tête.

- 2 -

"On dirait que les années n'ont pas de prise sur la beauté et le charme de Gisèle" : tel était le poncif de base, d'ailleurs conforme aux faits, autour duquel s'organisaient probablement dans les voitures les propos et les commentaires des amis qui n'avaient pas revu l'ex-femme du défunt depuis leur séparation et leur divorce. Certains d'entre eux, déjà présents à leur mariage, tels les Dubourg, des proches de toujours de la famille de Gisèle, ou encore Grégory Chastang, le camarade d'enfance de Martin Jacobus, éprouvaient peut-être aussi l'impression d'une ultime répétition, d'une conclusion qui les touchait de près. C'était par une journée de septembre maussade et si semblable à celle-ci, égratignée de même par des séquences d'averses courtes et drues, qu'ils avaient trente-cinq ans plus tôt accompagné Gisèle et Martin à la mairie. "À la mairie, mais pas à l'église bien sûr", pensait certainement Chastang. "Pas plus qu'aujourd'hui pour les funérailles. Cela n'a jamais été le style de Martin. Pas de certitudes. Pas d'intermédiaires. Pas d'onguents ni autres drogues ou remèdes. La vie, l'amour et la mort à l'état brut."

Et puis, du point de vue de l'église, il y avait l'inconvénient que Gisèle était alors déjà enceinte de leur fils Serge. Par la suite, il ne fut pas question non plus de baptiser ce premier enfant. Ce fut une cérémonie de moins pour tous. Mais Serge, qui affirmerait assez vite une personnalité à la fois farouche et conformiste, prendrait vingt ans plus tard une étrange et double décision : celle, tout d'abord, de donner à son fils le même prénom que celui de son père puis, comme pour mieux le faire savoir, celle de traîner à l'église famille et amis — Chastang et couple Dubourg inclus — à l'occasion cette fois-ci d'un baptême en bonne et due forme qui fit grincer, mais en vain, les dents de Martin Jacobus. Léa et Ivan s'étaient bien gardés, dix ans plus tard, de convoquer un tel cortège après la naissance de Christine et de Pierre. D'ailleurs, à cette époque, Jacobus était déjà si loin de tout qu'ils auraient eu bien du mal à l'associer à quelque

cérémonie familiale que ce fut. À peine semblait-il avoir réalisé — en éclatant cependant, à cette nouvelle, d'un rire tonitruant et presque inquiétant — que sa fille venait d'enrichir d'un coup la lignée des Jacobus de deux nouveaux petits descendants.

Grégory Chastang se disait que le temps, si indulgent et — mieux encore — si généreux envers la beauté de Gisèle, s'était montré cruel et parcimonieux pour composer autour de la dépouille de feu Martin Jacobus une assemblée à la hauteur du rite funéraire, pourtant modeste, que son fils et sa fille lui avaient consacré. Et qu'ils n'étaient plus très nombreux ceux dont on pouvait se demander ce qui de la fidélité, de la nostalgie ou du devoir motivait encore la présence. L'étique procession de voitures, fermée par la limousine de Gisèle, qui se dirigeait aujourd'hui vers la Brasserie de la Gare ne pouvait que raviver de douloureux souvenirs chez ceux qui avaient pris part aux longs défilés plus ou moins jubilatoires du mariage et même du baptême. Il est vrai que personne, pas même Jacobus, n'aurait pu deviner à l'époque la vitesse à laquelle se rapprochait l'ombre avide et menaçante que des forces encore invisibles allaient bientôt faire planer sur nombre d'entre eux. Personne, si ce n'est peut-être le chauffeur de Gisèle qui connaissait depuis toujours beaucoup de monde et qui, en ces temps-là, devait déjà frayer en de telles eaux. Pour l'heure, depuis le rétroviseur et derrière ses lunettes noires, celui-ci observait le galbe des lèvres et l'esquisse de décolleté de la femme de son patron, occupée quant à elle à retoucher un maquillage dont il avait remarqué un peu plus tôt qu'il avait fini par se strier de larmes.

Placée comme elle l'était en cette fin de cortège, Gisèle n'avait en effet pu éviter de laisser resurgir en elle certains détails du désastre auquel, étape après étape, elle avait assisté. Il se trouvait tout simplement que rien ne pouvait ici se soustraire à sa mémoire, comme rien ne pouvait échapper à son attention. Ni, tout d'abord, ce en quoi se résumait le cercle opiniâtre des proches de Martin — presque un noyau plus qu'un cercle — tel qu'il se manifestait aujourd'hui pour la dernière fois sous ses yeux. Ni le souvenir d'une soirée au cours de laquelle Georges, son second mari, avait parlé à la cantonade d'un certain Raoul Zapca, qu'il côtoyait de loin, et expliqué ce à quoi des caïds ambitieux et sans scrupules de son genre voulaient le plus souvent en venir. Ni le fait qu'elle en avait aussitôt déduit pourquoi et comment cela pouvait achever de briser la nuque déjà meurtrie de Martin. Ni l'influence, en définitive, de l'activisme sans pitié ni relâche de ce Zapca sur l'effectif de ceux qui, vers la fin, se disaient ou se croyaient encore en relation avec Martin. Ni l'apparente facilité avec laquelle, sachant cela et tout le reste, elle avait malgré tout réussi à sourire pendant la cérémonie mortuaire. Ni, enfin, la nature des regards que le chauffeur de Georges avait du lui lancer à la dérobade à travers ses lunettes noires, après qu'elle se fut enfin autorisée à laisser venir les larmes. Mais si elle estimait cet homme, qu'elle aurait pourtant dû mépriser pour ces regards indignes, c'est parce qu'elle se sentait spontanément en sympathie avec ceux qui, sans juger ni s'impatienter, savent attendre les initiatives d'autrui et ne montrent jamais ce qu'il leur en coûte de rester disponibles et silencieux.

Elle-même avait longtemps manifesté ce talent, ou cette servilité, aux côtés de Martin. Pourtant, un beau jour, elle n'avait plus eu la force d'attendre qu'il se décidât à se mettre enfin en mouvement, ou du moins en colère, pour de bon. Il en était venu à se montrer trop

souvent accablé, comme progressivement paralysé et asphyxié par la prescience d'une catastrophe se ruant vers lui. Elle avait préféré s'échapper à temps sur la première chaloupe accessible que de se laisser engloutir à ses côtés dans un naufrage annoncé. Elle le savait perdu, plombé sans recours par la certitude d'une irréversible défaite, et sans doute le statut de veuve par anticipation lui convenait-il mieux que le destin d'héroïne tragique. Plus de trente ans de vie commune lui avaient assez appris sur Martin, sur elle-même et sur leur relation pour qu'elle admette avant qu'il ne soit trop tard qu'elle ne pouvait plus rien pour lui. Georges était ce riche et doux banquier à la peau tannée dans le bureau duquel le couple venait régulièrement mendier l'aumône d'un nouveau découvert. Au début, elle portait sa part de croix dans ces pénibles scènes et y tenait stoïquement le rôle de la sainte épouse du prophète en déroute. Mais ce jeu connut ses limites. Georges lui tendit la main à plusieurs reprises, et lui parla bientôt de soleil et de champagne, de voyages et d'amour paisible. Par un beau matin d'automne, elle décida de ne plus refuser ses invitations, de ne plus craindre les reproches possibles de Serge et de Léa ni de ses amis, et elle quitta Martin sans se retourner. Confondant la cause et l'effet, nombreux étaient ceux qui avaient daté de ce jour le début de la déchéance de Martin. Mais elle et lui savaient parfaitement qu'il n'en était rien. Quelques jours plus tard, Martin lui avait fait livrer au domicile de Georges un gros bouquet de tulipes acheté, coïncidence prémonitoire, dans l'un des magasins de la chaîne de Raoul Zapca — l'étiquette sur la blouse du livreur et sur le papier cristal l'attestait — et accompagné d'un petit mot qui disait : "Bonne chance. Martin". Il ne devait plus jamais se manifester auprès d'elle par la suite.

On était arrivé place de la Gare. Le chauffeur stationna la limousine à une centaine de mètres de la brasserie, à proximité de la voiture de Serge. Gisèle resta un instant immobile sur la banquette arrière après que le moteur fut coupé, comme pour retarder l'épreuve de ce repas dont ses enfants avaient choisi le cadre sans donner d'autre explication que l'impossibilité de l'organiser en leurs domiciles, trop éloignés l'un et l'autre du cimetière. Elle remarqua qu'à peine sorti de la voiture de son père, le jeune Martin s'était campé sur le trottoir, les yeux ostensiblement braqués sur elle ou plutôt sur la limousine qu'elle ne se décidait toujours pas à quitter. C'était lui qui, trois jours plus tôt, avait fait en sorte d'être le premier à l'appeler pour lui annoncer la mort de son grand-père, mais en refusant de lui en révéler les circonstances. "Secret de famille", avait-il bizarrement — ou ironiquement — suggéré. "Ton numéro de téléphone aussi semble être un secret de famille", avait-il ajouté. "C'est grand-père qui me l'avait donné, il n'y a pas très longtemps". Elle n'avait pas voulu relever ces invraisemblables remarques. Mais, dans les heures qui suivirent, elle observa que Serge comme Léa, en se retranchant derrière de tortueuses périphrases, s'appliquaient en effet à contourner ses questions. Si bien que, la veille de l'enterrement, elle n'eut d'autre recours que de se rendre chez René, le frère aîné de Martin. Elle ne le fréquentait plus depuis le divorce, et il lui fallut plus de deux heures pour tenter de décrypter, au milieu d'un flot ininterrompu de sarcasmes, les quelques bribes de vérité plus ou moins médicales qu'il disait avoir rassemblées à propos de la mort de Martin.

— "Je vous attends ici", lui dit le chauffeur en lui ouvrant enfin la portière, et Martin junior rabattit alors ostensiblement sur son nez une paire de lunettes de soleil restée jusqu'alors

fichée dans ses cheveux. Tout en se retournant de temps à autre vers elle, et en adoptant à cette occasion l'attitude ostentatoire d'un second rôle de film policier, il alla rejoindre son père et les Dubourg qui se dirigeaient d'un même pas vers la brasserie.

— "Faites comme bon vous semble", répondit-elle au chauffeur, "mais cela risque d'être long et je peux tout aussi bien rentrer en taxi."

— "Je vous attends ici", répéta-t-il et elle comprit qu'il avait reçu des consignes de Georges.

- 3 -

Un petit groupe s'était formé devant la brasserie autour de Grégory Chastang. Il se composait de Yann Blascouët et de Sacha Goldstein, deux anciens associés de Jacobus, et de Véra Jirikova, la dernière, la plus obstinément fidèle et pour tout dire la seule des secrétaires qui ait supporté de l'assister au bord du désastre, et ceci presque jusqu'à l'abnégation— mais pas jusqu'à l'aveuglement pour autant. Tout en échangeant cigarettes, briquets et quelques banalités sur les bâtiments qui bordaient la place de la Gare et dont ils s'accordaient à admirer la laideur presque systématique, ils observaient le lent mouvement convergent des membres épars de la famille de Jacobus. Seul manquait René qui, déjà installé dans un recoin de la brasserie sur son fauteuil roulant, la tignasse grise ébouriffée et les lunettes posées de guingois au bout du nez, observait leur observation de derrière une fenêtre. Blascouët, Goldstein et Véra Jirikova présumaient que Chastang était resté jusqu'à la fin très lié avec Jacobus et ils espéraient qu'il pourrait leur révéler en quelques mots, avant le repas, ce qu'avaient été les dernières étapes de son combat, ou tout du moins de son renoncement. Chacun d'entre eux se souvenait, avant de perdre le contact avec lui, d'avoir remarqué sa pâleur envahissante, la crispation et le tremblement des muscles de ses mâchoires. Il semblait toujours essayer de dire quelque chose, il commençait parfois, mais se perdait en ces préliminaires qu'on lui connaissait trop bien, hésitait à continuer puis abandonnait. Il rentrait alors la tête dans les épaules, à la manière d'une tortue se disaient alors Blascouët et Goldstein ; non, comme un taureau dans l'arène, préférerait penser Véra. Mais nul n'aurait vraiment su dire, à le voir se comporter ainsi, s'il s'apprêtait à se battre encore ou à se soumettre déjà. Il était devenu à la longue d'une fréquentation plutôt désagréable et, de fait, ils finirent l'un après l'autre par ne plus le fréquenter.

Aussi espéraient-ils que Chastang pourrait maintenant les absoudre de l'avoir peu à peu abandonné au beau milieu de son cabinet en ruine, cerné comme il l'était par ces étagères que les dossiers proliférants mais jamais refermés avaient envahies comme du lierre pendant que la grasse poussière urbaine recouvrait les meubles, les téléphones, les ordinateurs et jusqu'aux poignées de porte des bureaux désertés par les employés qui démissionnaient sans pouvoir être remplacés. Ils auraient voulu que Chastang leur fasse la confidence d'une ultime entrevue avec Jacobus où celui-ci, enfin apaisé et comme réconcilié avec le sens de sa vie, aurait critiqué ses erreurs, reconnu la folie de ses intransigeances, admis tout compte fait la relativité des idéaux au nom desquels il avait si obsessionnellement voulu soumettre la bonne volonté de ses amis et de ses associés pour affronter avec eux la mauvaise volonté de ses ennemis et de ses concurrents. Mais Chastang était là, au seuil de la brasserie, à considérer Léa qui venait de

le franchir en poussant devant elle ses jumeaux en quête urgente des toilettes, et il ne cessait de bourrer et de rallumer une pipe apparemment rétive en expliquant qu'il n'avait pas revu Jacobus depuis bientôt deux ans, que ni Serge ni Léa n'avaient voulu détailler les circonstances de sa mort — ils évoquaient tout juste une sorte de malaise cardiaque pendant son sommeil — , et que la place de la Gare était devenue vraiment hideuse depuis le temps de leur jeunesse où ils s'y retrouvaient le soir autour d'un café pour planifier le changement radical du monde en même temps que leurs prochains rendez-vous avec les filles rencontrées la veille.

Véra Jirikova écrasa son mégot d'un talon agacé et, plantant là les trois hommes, profita de l'arrivée de Gisèle pour pénétrer dans la brasserie avec elle. Elle souhaitait sans doute rester dans ses parages en prévision du repas. Mais Gisèle, à laquelle maintenant Martin emboîtait aussi le pas, se dirigea en trombe vers René et vers Mama Fatou, sa sculpturale garde malade sénégalaise, qu'elle embrassa l'un et l'autre avec chaleur, presque avec exubérance, comme si leur absence du cimetière avait recélé une signification spéciale, intime, qu'il convenait de célébrer publiquement. Paraplégique depuis son accident de chantier — l'un des chantiers les plus calamiteux ouverts par Martin — , René avait été exempté de la cérémonie d'enterrement et directement conduit à la brasserie par Mama Fatou. Comme à son habitude, il y avait déjà vidé avec son aide quelques verres de vin blanc.

— "Alors, belle-sœur", lui lança-t-il, "tout le monde s'est-il correctement conduit, là-haut ? A-t-on fait bon usage des mouchoirs ? À carreaux ou en papier ? Larmes de pluie ou de crocodile ? Il faut tout raconter au vieil infirme privé de sortie."

— "René, je t'en prie", lui répondit doucement Gisèle, "laisse donc à chacun le choix d'être triste à sa façon. Nous avons tous une dette envers Martin, comme il en avait sans doute une envers chacun de nous."

— "Exactement. Alors, comme tu le vois, je noie les dettes en même temps que mon chagrin. Araignée du matin, destin. Araignée du soir, mouchoir."

Serge les avait rejoints.

— "Pour ce qui te concerne, mon oncle, on pourrait ajouter : chagrin du matin comme du soir : pinard !".

— "Serge, je t'en prie !", protesta Gisèle.

— "Que de prières, grand-mère !", ironisa Martin pendant que Mama Fatou levait les yeux au ciel et songeait à éloigner René et son fauteuil de la scène orageuse qui menaçait déjà.

— "Ton père a raison, Martin, mais comme toujours il ne sait pas de quoi il parle", reprit René. "En réalité, il y a deux façons d'en finir avec la soif. Ou bien un homme cherche de l'eau et se noie dès qu'il la trouve. Ou bien un homme cherche de l'eau, n'en trouve pas et apprend à survivre dans le désert."

— "Et pendant ce temps, un autre homme observe la scène et en tire les conclusions", intervint Ivan, soudain si pâle que Léa le tira par la manche, mais en vain. "Il fait creuser une piscine en plein désert, installe un guichet et fait payer très cher l'entrée."

— "J'allais le dire !", s'esclaffa René. "Mama, fais-moi donc servir un verre de blanc, que je boive un coup à la santé de Zapca ! Au fait, personne ne l'a invité, celui-là ? Il aurait pourtant toute sa place parmi nous, ce soir !"

Le silence se fit brutalement dans la brasserie, si pesant et si glacial qu'il figea de part et d'autre du comptoir tant le patron et la serveuse, qui attendaient que les convives rejoignent la longue table préparée pour eux, que les quelques habitués qui se sentirent soudain tenus à contempler les uns le fond de leur verre, les autres le bout de leurs chaussures. Autour du fauteuil de René, deux cercles concentriques s'étaient spontanément formés. Le premier était constitué de Gisèle, de Serge, de Martin junior, de Léa et d'Ivan ; le second de Mama Fatou, de Grégory Chastang, de Véra Jirikova, de Yann Blascouët, de Sacha Goldstein et du couple des Dubourg. Sous une table, Pierre et Christine jouaient avec des ronds de bière ramassés çà et là et chuchotaient encore quelques considérations enthousiastes sur l'arc-en-ciel entr'aperçu au cimetière mais, remarquant le silence des adultes, ils finirent par se taire à leur tour et par rejoindre prudemment leurs parents.

— "Laissons les absents en paix, mon oncle", dit enfin Léa. "Aide-nous plutôt à placer les présents".

Ivan, en signe d'approbation, prit sa femme par les épaules. Faisant un pas vers eux, Chastang décida de vider enfin sa pipe et de la remplir de tabac frais. Martin, tout en admirant par-devers lui le sang-froid diplomatique de sa tante, se prit à contempler en douce l'imposante poitrine de Mama Fatou dont il venait soudain de prendre conscience. Les Dubourg se rapprochèrent de Gisèle, et Serge de Véra. Goldstein tendit son paquet de cigarettes à Blascouët, ce qui ne les rajeunissait pas. Enfin les conversations reprurent, les jumeaux retournèrent à leurs ronds de bière, les habitués du comptoir se préparèrent psychologiquement à une nouvelle tournée et le patron de la brasserie — soulagé, mais sans savoir exactement de quoi — ordonna à la serveuse d'apporter sans délai un verre de blanc à l'infirmier qui, sans qu'on n'y prête plus attention, bougonnait dans son coin en brochant sur le thème : "les absents s'inviteront bien d'eux-mêmes".

Dehors, le crépuscule gagnait, mais le chauffeur avait gardé ses lunettes noires et écoutait du jazz sur l'autoradio de la limousine tout en fumant un peu de marijuana qu'il avait amenée pour tuer le temps.

Derrière la brasserie, symétriquement à la gare, et déjà assez loin pour que le grondement des trains et les annonces des hauts parleurs qui commentaient leurs flux n'y parviennent plus que sous forme de rumeurs, le canal étirait son eau verte et paresseuse sur laquelle une famille de canards semblait évoquer avec nostalgie le souvenir d'un homme, ou d'une fidèle silhouette qui aurait pu être — mais les canards s'intéressent-ils à ce point à l'identité des hommes ? — celle de Martin Jacobus — , ou plutôt des miettes de pain qu'il aimait, ces derniers temps, venir leur lancer du quai à la tombée du jour.

C'est pourtant au moment où les canards se plantent la tête dans les plumes pour dormir de ce sommeil qui trouve en lui-même les ressources de son propre oreiller que les convives de la

brasserie parurent se réveiller et réaliser, ou tout simplement admettre, que ce qui les réunissait n'était rien d'autre que l'ultime forme de présence d'un disparu.

— "Il faut bien reconnaître que notre ami défunt avait disparu bien avant sa mort", suggéra tout à coup Grégory Chastang à Ivan, son voisin de table.

Chacun avait tenu à honorer jusqu'à la dernière goutte le riche bouillon inaugural du pot-au-feu funéraire, et l'on desservait alors les bols. Le bouillon ayant produit le meilleur de ses effets reconstituants, chacun avait commencé à parler de soi, comme il convient en ce genre de circonstances. À parler pour commencer de ce qu'ayant fait de la vie qu'on avait vécue on se promettait de faire de celle qu'il restait à vivre. À déplorer ensuite que, n'ayant pas encore eu ce qu'on espérait avoir, on ne pouvait être tout à fait ce qu'on avait espéré être. À affirmer cependant qu'on s'y employait assidûment et que, pour le reste, on laissait faire le temps. Un peu plus, certains auraient parlé d'héritage, quoique le mot fût tabou pour Serge et pour Léa — et d'autant plus douloureux que leur père n'avait pas laissé de testament — et qu'il eût sans doute constitué pour René une cible de choix pour de nouvelles et douteuses railleries. Mais pour les autres ? Les autres attendaient de voir et s'efforçaient de faire brouhaha du mieux qu'ils pouvaient.

— "Un vrai marin : la nouvelle de sa mort n'est parvenue au port que longtemps après le naufrage", insistait Chastang, particulièrement inspiré. "À croire qu'il est resté seul sur le pont, le temps de vérifier qu'il n'y avait plus ni bouée ni canot de sauvetage disponibles pour lui. C'est ce qu'il appelait : "sombrier en pleine lumière". D'ailleurs, il ne savait jouer avec les mots que sur le mode macabre. Échouer, par exemple. Je suppose qu'il était persuadé d'avoir échoué en tous domaines. Et que s'il a tenu à prendre le large, c'était pour compléter le bilan et permettre à ce qu'il restait de lui de venir s'échouer sur les berges de nos souvenirs. Je ne suis pas certain que le corps que nous avons enterré cet après-midi résume toute l'affaire".

— "Marin, peut-être", répliqua Ivan à mi-voix comme s'ils parlaient de choses confidentielles ou interdites, "mais je tiens de Gisèle et de Léa qu'il était né dans les montagnes bien continentales de l'Est".

— "Et moi de sa propre bouche qu'il rêvait d'y finir ses jours, une fois sa fameuse œuvre accomplie dans la plaine."

— "Oui, sauf humiliation accidentelle et marasme tenace. Et c'est ce qui a fini par arriver. "

— "Martin humilié ? Vous plaisantez !"

— "En tout cas, même si Martin le marin n'a pas été défait par des vents franchement contraires, il s'est bel et bien discerné un sort d'exilé. J'ai respecté l'île qu'il s'était choisi, je n'étais que son gendre. Mais cela a été plus difficile pour Léa. Il ne venait plus nous voir, et il était déjà bien loin lorsque Pierre et Christine sont nés."

— "L'exil est le frère de la mort."

— "C'est pourquoi vous voyez toute la famille à ce point concernée", insinua Ivan.

René, dont on ne savait trop guère ce qu'il captait des conversations qui vibraient autour de lui — seule Gisèle le connaissait assez pour deviner qu'il les enregistrerait toutes simultanément, et peut-être même, s'il n'était pas encore trop ivre, qu'il les décodait au fur et à mesure — René se mit alors à glousser.

— "Martin le marin ! ", répéta-t-il. "Martin le marin des cimes ! Martin échoué sur le mont Ararat ! À peine descendu de son bateau, entouré de ses bêtes, le voici dépité qu'il y ait plus d'un âne dans le coin à s'appeler Martin, pas vrai gamin ?" — mais son petit-neveu était pour l'heure tout autant captivé par la nostalgie des confidences africaines que lui faisait Mama Fatou qu'enivré par le puissant parfum de karité qui se dégageait de son corps — "pas vrai aussi qu'après avoir renoncé au destin de Noé il s'est vu sur la paille, la paille de l'âne, n'est-ce pas Serge ?, et promis à celui de Job, mais je dirais en réalité un Job sur sa moquette et sur le coin de la figure duquel rien de définitif n'était encore réellement tombé" — et, au fur et à mesure que René s'empêtrait dans son délire verbal et qu'il haussait le ton, le brouhaha menait une dernière tentative pour couvrir la voix et les mots de l'imprécateur et procédait par salves sur fond de cliquetis d'assiettes et de couverts, chacun se servant maintenant de la viande, des légumes, des cornichons et du gros sel que la serveuse venait de déposer sur la table — "mais il a fini par y croire et moi qui l'aimais toujours, comme on aime son petit frère, je n'ai rien pu faire pour le sortir de là, et Gisèle pas plus que moi, qui l'aimait comme on aime un ex-mari, et il y a eu de plus en plus de brûlures de cigarettes et de tâches de solitude sur la moquette du pauvre Job, et même sur son manteau, le riche manteau du pauvre Martin, pas vrai fiston ?, ah oui il est mort pour de bon maintenant mais, au fond, ça ne change rien après tout ce temps, sauf peut-être pour ce qui concerne l'héritage, l'héritage moral s'entend, le partage du manteau, car pour ce qui est du mobilier et de l'immobilier un notaire pas trop véreux peut suffire."

Le brouhaha finit par abdiquer.

— "Au fait, quelqu'un aurait-il pensé à inviter ce soir un notaire pas trop véreux ?", lança René dans un dernier souffle, et il se tut, épuisé, avançant une main un peu tremblante à la recherche d'un verre à vider.

Le silence était redevenu total, comme au tout début du repas.

— "Tu sais très bien, mon oncle, que papa n'avait plus de meubles et qu'il logeait à l'hôtel", Serge se sentit-il le devoir de préciser d'une voix qui, se voulant neutre, n'était que froide et qui, si cela était possible, aggrava encore le silence.

— "Oui, mais du côté de l'héritage moral, comme dit René, il reste peut-être quelque chose à gratter, non ?", lança Martin junior, aussitôt cloué du regard par son père.

— "Ça, c'est bien possible, jeune homme", opina Sacha Goldstein en allumant l'une des dernières cigarettes d'un paquet qu'il avait entamé à l'entrée du cimetière. "Mais n'allez rien imaginer de plus. Lorsque nous avons quitté votre grand-père pour le laisser se débattre tout seul avec ses saugrenus projets, nos poches étaient aussi vides que les siennes et nos forces plus à plat encore."

— "Moralement s'entend, bien sûr", confirma Yann Blascouët

— "C'est vrai, moi non plus je ne pouvais plus le suivre", soupira Véra Jirikova comme pour s'excuser, et elle cherchait en vain à scruter l'un après l'autre les visages baissés de Serge et de Léa, de Serge surtout, soudain très affairé à récuser un os à moelle.

- "Pourquoi ça le gratte, Martin ?", demandait pendant ce temps Christine à sa mère. "Dis, maman, pourquoi ça le gratte ? C'est une bête qui l'a piqué ?"
- "Tais-toi !", lui conseillait Pierre, "tu vois bien qu'ils se discutent !"
- "Qu'ils se disputent", rectifia Mama Fatou en se penchant vers lui avec un sourire indulgent.
- "Personne ne se dispute ! Et vous, ne vous mêlez pas de cela, Fatou !", intervint Léa.
- "En effet, personne ne se dispute, comme vous le voyez, mes enfants", confirma Gisèle. Votre grand-père ne l'aurait pas voulu, surtout un jour comme aujourd'hui. Martin, il faut que toi aussi tu le saches et que tu le comprennes. Serge et Léa pourraient vous le dire, il a toujours voulu que l'on fasse comme si tout allait bien. Tenez, je me souviens encore du jour où une sorte de semi-ministre venait de casser d'un trait de plume, dans l'après-midi, le projet de coopérative sur lequel il travaillait depuis des années. Serge, tu venais juste de rentrer au collège, je te revois assis, fier et inquiet, devant la pile de tes livres tout neufs. Votre père est arrivé avec un vrai grand sourire, il a accroché sa veste et son chapeau au portemanteau et il a dit : "Mes enfants, mes amours, la catastrophe est totale, mais qui veut bien sortir pour acheter le pain, j'ai oublié d'en prendre ?". Voilà ce qu'il a dit, et puis il s'est mis à feuilleter les livres du collège."
- "Vu l'heure à laquelle il avait l'habitude de rentrer, il ne devait plus y avoir beaucoup de boulangeries ouvertes dans le quartier", remarqua Blascouët.
- "Il en restait une, ce soir là", répondit Serge, "mais plus de pain sur les rayons. Je n'ai pu ramener que des biscottes".
- "Oui, il a fini par nous donner le goût des biscottes", soupira Léa, et les jumeaux la regardèrent si gravement que René préféra se resservir une part de légumes plutôt que de tenter un commentaire sur les habitudes alimentaires de la famille.
- "Il nous a tous donné le goût du minimum vital, celui qui permet d'avancer comme si en effet de rien n'était", reprit Véra. "Et c'est ce minimum, quoiqu'en disent Yann et Sacha, qu'il nous a garanti à nous autres, ses employés, ses associés, aussi longtemps qu'il a pu. Mais cet homme qui rentrait chaque soir chez lui et qui posait mine de rien veste et chapeau sur la patère du portemanteau, peut-être même en sifflotant ..."
- "... en sifflotant une marche funèbre, ou un requiem pour biscotte seule, supposerons-nous", suggéra René en cherchant les cornichons.
- "...et bien cet homme-là nous l'avions vu au bureau lutter toute la journée contre vagues et remous et courants pour se maintenir juste assez sur le flot des apparences", reprit Véra. "Alors je veux bien croire qu'il n'en laissait rien voir le soir à la maison mais, permettez-moi de vous le dire, nous savions tous depuis longtemps, et il savait comme nous, qu'il n'était plus qu'un homme condamné, condamné à plonger et à couler".
- "Il n'a pas coulé", protesta Martin.
- "Je t'en prie, Martin !", s'exaspéra Serge, et c'était cette fois-ci bien plus une injonction qu'une prière.
- "À couler, je ne sais pas, mais condamné, ça oui, à coup sûr !", reprit Goldstein. "Condamné à ces travaux forcés très spéciaux qui consistent à casser les pierres au calibre exigé par les potentats locaux pour lapidation immédiate de toutes les utopies de l'heure. Mais surtout, et depuis toujours, condamné au désespoir par naïveté stratégique, pour n'avoir pas su tricher ou se protéger ou se faire valoir quand il aurait fallu. Bien trop fier et bien trop obstiné pour s'y prendre autrement. Se faire éjecter de l'estrade à coups de pied sur les phalanges ou dans

les côtes chaque fois qu'il essayait d'y grimper pour expliquer son affaire, il n'y avait rien de tel pour le confirmer dans l'idée que ce qu'il avait à dire était juste et bon. Pour lui, il n'y avait de triomphe que traumatique. C'est du moins ce dont il voulait nous convaincre dans le taxi que nous devons alors prendre pour le ramener chez lui — mais parfois une ambulance aurait mieux fait l'affaire — et, sur ce point comme sur tant d'autres, il était intarissable. Il est vrai qu'il oubliait sans doute d'en acheter le pain."

- 5 -

Il faisait de plus en plus chaud dans la brasserie, et l'on commençait à dénouer les cravates, à s'éventer avec les faire-part ressortis des poches ou des sacs à main. De nouveaux clients étaient arrivés et s'étaient postés le long du comptoir. À moitié plongés dans la pénombre, maintenant que la nuit était tombée, ils observaient vaguement la longue table qui, dressée quant à elle sous les flots de lumière crue des néons, était de ce fait exposée à la curiosité publique. Ceux d'entre eux, les solitaires, qui semblaient n'avoir rien d'autre à faire, tentaient de comprendre de quoi et de qui il pouvait bien être question. S'épongeant le front toutes les cinq minutes de son torchon crasseux roulé en boule, le patron de la brasserie veillait à remplir leurs verres tout en pilotant la serveuse qui réapprovisionnait les convives en viande, légumes et carafons de vin rouge et desservait au passage les plats vides.

"Intarissable", avait dit Goldstein, et ce mot avait laissé songeurs tous ceux qui avaient mesuré l'épaisseur du silence dont Jacobus s'était enveloppé ces derniers temps. Puis Christine réclama des carottes et Pierre des pommes de terre, et les dialogues reprurent peu à peu autour de la table.

Intarissable, chacun certes se souvenait à quel point Martin Jacobus avait pu l'être autrefois, quoiqu'il sût aussi se taire et écouter, ou même se taire des jours entiers sans écouter personne quand il fomentait un nouveau projet. Mais beaucoup n'étaient plus très sûrs, ce soir, de bien se souvenir du sens profond des propos les plus flamboyants qu'il tenait, avant que ceux-ci ne tournent au bafouillage sans issue des dernières années. Des mots, simples pour les uns, compliqués pour les autres, y revenaient souvent, tels que "respect", "confiance", "solidarité", "justice", "conviction", "méthode", "détermination"... Des mots qui avaient bêtement l'air de vouloir changer le monde environnant ou qui avaient seulement, si l'on peut dire, l'ambition de viser à en gérer les affaires autrement, mais qui n'étaient guère plus que des vibrations sonores parmi d'autres. Face aux enjeux qu'ils étaient censés relever, ils restaient au bout du compte démunis d'effets tangibles. Quand Jacobus, les extirpant de l'écume idéologique sous laquelle il les mettait à mijoter, les brandissait d'un air féroce sous le nez des chefaillons aux phases cruciales des rencontres qu'il avait avec eux — rencontres qu'il était bien le seul à qualifier crânement de "négociations" —, il ne déclenchait que des sourires condescendants, au mieux attendris, au pire agacés.

Martin Jacobus s'était en effet adonné à la tentation de côtoyer les puissants, mais ponctuellement et du bout des doigts, en anonyme presque, et cela ne l'avait pas rendu lui-

même plus puissant pour autant. Bien au contraire. Les coups reçus s'étaient avérés plus précis et plus destructeurs encore, mais il disait qu'il n'avait pas le choix, que c'était le prix à payer pour les "valeurs" qu'il défendait. Dans quels combats démesurés et solitaires s'était-il alors engagé ? On aurait préféré ne pas trop le savoir, à l'époque, mais ceux qui avaient un peu tendu l'oreille avaient aussitôt compris que, pour généreuses et cohérentes que soient ses prétentions, elles n'en étaient pas moins irrémédiablement promises au désastre. Cela avait ressemblé au début à la mise en forme d'une vision certes paisible, mais dont la mise en application allait néanmoins sentir la poudre et finir par agiter Jacobus plus que de raison, et cela au nom de la raison même — cette raison qu'il ne cessait de revendiquer, avec ses autres mots fétiches, comme source et but à la fois de tous ses efforts.

— "Au fond", disait Jean Dubourg à Gisèle, "on a toujours tort d'avoir raison trop tôt." Il pensait à une récente querelle de couple avec sa femme, triviale mais significative à ses yeux, à propos de leur portefeuille d'actions. Depuis toujours il le gérait à l'instinct et, le plus souvent, avec succès. Mais, cette fois-ci, dès l'annonce du décès de Jacobus, Hélène Dubourg avait exigé et obtenu de son mari qu'il vendît aussitôt toutes les actions de la Société immobilière Zapca qu'ils détenaient. "Par amitié et fidélité au souvenir de Martin", avait-elle argumenté. "Sympathique, mais absurde", avait-il répondu, avant de s'exécuter. Dès le lendemain, le cours des actions Zapca amorçait une montée en flèche, et elle lui avait cruellement reproché de l'avoir écoutée.

— "On a surtout tort d'avoir raison tout seul", répliqua Gisèle en laissant un sourire triste et songeur se poser sur les lèvres qu'elle venait de raviver discrètement d'un trait de rouge sous le regard des hommes de sa famille : regard goguenard de René, glacial de Martin junior, et interrogateur de Serge, convergeant vers elle de la rangée de convives situés face à elle ; et, entre deux bouchées de pommes de terre, regard simplement curieux de Pierre, assis à ses côtés. Placé quant à lui plus loin sur la même rangée, Ivan pouvait d'autant moins s'intéresser aux signes de coquetterie de sa belle-mère que, sans rien en laisser paraître, et cravate dénouée, il suivait avec attention les propos qui s'échangeaient en bout de table entre Grégory Chastang, Yann Blascouët, Sacha Goldstein et Véra Jirikova. Au travers des souvenirs de bureau et d'amitié qu'ils évoquaient, c'était en effet un portrait plus précis de son beau-père qui se dessinait, un portrait enrichi de détails et de reliefs qui lui permettait de compléter celui dont Léa n'avait jusqu'alors accepté qu'avec réticence, malgré ses demandes réitérées, de tracer pour lui un peu plus que de vagues contours.

— "Ils avaient beau ricaner devant les copains et les voisins à l'heure de l'apéritif, les petits commerçants et les artisans du quartier commençaient à y croire", disait Chastang en repoussant son assiette et en rallumant sa pipe. "Pris un par un, à l'heure de la fermeture, au moment où ils s'apprétaient à faire leurs comptes de la journée ou à balayer leur boutique, il suffisait de les écouter sans en avoir l'air pour comprendre que l'idée de Martin faisait malgré tout son chemin. C'est vous-même qui me l'aviez fait remarquer, Blascouët."

— "Oui, c'est vrai. Pour indéniablement tordu qu'il soit, son projet semblait pourtant tenir la route", confirmait Blascouët comme s'il n'était toujours pas convaincu de cet exploit.

— "Sans doute parce que la route était aussi sinueuse que le projet lui-même", ajoutait Goldstein. "Et jalonnée d'une foule embûches à contourner."

Malgré les tentatives que faisait Serge, à sa droite, pour entraîner Véra dans un dialogue dont il n'avait cependant pas encore réussi à trouver le motif, la jeune femme ne voulait pas rester à l'écart des évocations de ses anciens collègues.

— "Le matin aussi, quand ils baillaient derrière leur comptoir, ils étaient plus d'un à donner l'impression de vouloir que commence pour de bon une nouvelle journée. Avec de nouvelles couleurs. En me rendant au bureau, j'en ai soupçonné plusieurs d'avoir eu la tentation de me faire signe pour prendre un nouveau rendez-vous avec Jacobus."

— "Soupçonné ?", releva Goldstein.

— "Soupçonné", reprit Véra, "parce qu'aussitôt venue à la surface de leur visage, la tentation s'évanouissait. Comme un rougissement de honte qui va et qui vient. Comme s'ils sentaient de l'interdit dans tout cela."

— "Il y en avait sans doute un peu. C'était vraiment un beau projet", remarqua Chastang, soudain ému et songeur.

— "Martin restait pourtant dans un strict domaine de légalité", objecta Goldstein. "J'avais examiné à sa demande le montage juridique de son idée de regroupement mutualiste. Il n'y avait rien à y redire. Même les élus du coin avaient été forcés de l'admettre. Certains, dans l'opposition, étaient même prêts à le soutenir discrètement".

— "Et pour cause !", s'exclama Blascouët. "Ne disait-il pas partout qu'il voulait "semmer l'utopie sur les trottoirs" ? "Détourner le cours de l'argent" ? "Diluer l'anonymat dans un bain de dignité" ? Et que sais-je encore qui fleurait bon sa petite subversion rampante ?"

— "Il disait aussi que le respect est contagieux", se souvint Véra.

— "Oui, comme la violence. Et comme la trahison", ajouta Chastang, presque dans un murmure. Son regard se perdait loin derrière les volutes de fumée de sa pipe, semblant chercher à se poser de l'autre côté de la fenêtre sur un vestige de jeunesse resté intact en quelque recoin de la place de la Gare.

Serge, qui suivait ces propos d'une oreille plus distraite qu'Ivan, fut cependant le seul à remarquer que Véra avait eu comme un frisson au mot de "trahison" et baissé les yeux un court instant. Mais Blascouët avait repris la parole, de ce ton un peu bourru de reproche rétrospectif propre à ceux qui dissimulent leur tristesse et leurs remords en accusant les défunts d'avoir trop délibérément couru à leur propre perte.

— "Belles formules que tout cela. Mais je maintiens qu'il aurait mieux fait de s'en tenir à développer la société multiservices qu'il avait créée avec les chômeurs et les associations du quartier. Elle commençait à bien tourner. Seulement, voilà, à peine arrivé quelque part, Martin ne pouvait s'empêcher de vouloir repartir pour aller plus loin encore. Et pour finir, régulièrement, par se cogner au mur des évidences."

— "À quelles évidences penses-tu ?", lui demanda Goldstein.

— "Il va de soi, pour commencer, que sa grande idée de "ré-humaniser la ville" en renforçant le contrôle des gens sur leurs lieux de vie, comme il disait, ne pouvait pas lui faire que des amis. Bien entendu, et heureusement pour lui, cela n'a pas vraiment dépassé le stade de

l'idée. Mais, par la suite, son appel au boycott des grandes surfaces du quartier un jour par semaine, voilà qui ne pouvait lui faire que des ennemis !".

— "Sauf chez les petits commerçants, dont certains avaient saisi l'aubaine pour baisser leurs prix ce jour-là !", objecta Véra. "Du coup, leurs clients commençaient à trouver l'affaire du boycott plutôt sympathique."

Chastang émergea de sa rêverie.

— "Martin m'avait expliqué que des gens du quartier s'étaient retrouvés un beau jour au siège de sa société de services pour lui demander de les aider à monter une sorte de comité des fêtes. Et je crois savoir qu'une fête a vraiment eu lieu par la suite."

— "En effet, et elle a duré tout un week-end", confirma Goldstein. "Soleil, buvette, musique, jeux d'enfants, bal nocturne : un vrai succès. Martin rayonnait. Tout le monde avait mis la main à la pâte, commerçants et artisans compris. Même le maire s'est senti obligé de venir faire un tour et de distribuer des poignées de main aux organisateurs bénévoles."

— "C'est aussi à cette occasion qu'on a vu pour la première fois Raoul Zapca rôder personnellement dans le quartier", fit remarquer Blascouët. "Entouré de ses sbires à lunettes noires et à téléphones portables."

À l'énoncé du nom de Zapca, un brusque silence s'installa entre eux, dans l'épaisseur duquel ils entendirent vaguement Serge et Léa — qui bordaient le petit groupe de bout de table qu'ils formaient à eux quatre — évoquer du bout des lèvres à l'intention d'Ivan les résultats du dernier bilan de santé qu'ils avaient poussé leur père à se faire pratiquer. "Un électrocardiogramme de contrôle était à prévoir dans les six mois", concluaient-ils.

Véra avait croisé et décroisé sa fourchette et son couteau sur la nappe devant elle. Elle releva le front et sollicita des yeux l'attention de Blascouët, puis de Goldstein.

— "Zapca était déjà venu dans le quartier au moins une fois avant la fête. C'était dans nos bureaux, un soir d'avril, il était tard et vous veniez juste de partir, tous les deux. Il a demandé à voir Martin. Il n'avait pas pris rendez-vous. Je suis allée prévenir Jacobus, qui a commencé par hésiter sur le fait d'accepter ou non la rencontre, mais Zapca ne lui a pas laissé le choix très longtemps : il est entré de lui-même dans le bureau de Jacobus et, d'un signe, il m'a intimé l'ordre d'en sortir." (Et de l'attendre, se rappelait Véra, mais elle garda cette précision pour elle.) "L'entrevue a été calme et, jusqu'à la fin, je n'ai rien entendu d'autre que le bourdonnement grave de leurs voix. Mais lorsque la porte s'est ouverte, j'ai parfaitement saisi la conclusion de leur dialogue. "Je vous briserai les jarrets", disait Zapca. Son ton était glacial, assuré. "Essayez toujours", a répondu Jacobus sur le même registre."

— "Le fou !", ne put s'empêcher de s'exclamer Blascouët.

— "Le médecin a vu les examens et il a confirmé la crise cardiaque", disait Léa à Ivan. "Tout le monde le sait." Mais Ivan avait saisi des bribes du récit de Véra.

— "Essayez donc de le faire comprendre à mon fils !", soupirait Serge.

— "Le fou ! ", continuait Blascouët. "On n'accepte pas une telle déclaration de guerre sans munitions. Et non seulement ce sacré Jacobus n'avait pas de munitions à l'époque, mais il n'avait pas d'armes non plus ! "

— "Il n'en a pas eu beaucoup plus par la suite", nota Chastang en curant sa pipe. "Il n'était pas du style à s'armer pour se battre. Je ne crois pas qu'il ait imaginé un seul instant le genre de guerre dans laquelle il venait de s'engager. Mais je le connais assez pour deviner ce qu'il a dû penser. Quelque chose dans le genre : "Tout dépend du terrain des hostilités. Or je suis sur mon terrain, c'est donc moi qui décide des modalités de l'affrontement, etc.". Quel dommage, mademoiselle Jirikova, que vous ne lui ayez pas décrit à temps ce que vous aviez lu sur le visage des petites gens du quartier, le rouge qui leur venait aux joues et qui n'était pas de révolte mais d'hésitation à oser rejoindre son projet mutualiste et même de honte à oser y penser ! Il aurait peut-être compris à quel point, fête ou non, il était et resterait dès lors dramatiquement seul sur son présumé terrain."

— "Je lui ai dit tout cela après la visite de Zapca", protesta Véra, "mais il s'obstinait à me considérer comme une sorte d'amie plutôt que comme l'employée et la collaboratrice de bureau que j'étais et voulais rester. Il a cru que je voulais le protéger, et c'était un peu vrai. Mais il n'a voulu entendre ni de moi ni de quiconque que pratiquement personne n'adhérait en profondeur à ses visions urbaines."

— "Et moi", compléta Goldstein, "quand j'ai compris par la suite que Zapca était entré en scène, et sans même savoir ce qui s'était passé entre eux — je viens de l'apprendre — , j'ai voulu avertir Martin. Vous savez peut-être, Grégory, que son cabinet gérait plusieurs pas de portes. Martin avait projeté d'y implanter par tous les moyens une série de magasins portant sur les principaux secteurs concurrentiels des trois supermarchés du quartier. Ce qu'ignorait Martin, et que je lui ai alors expliqué, c'est que la Société immobilière de Zapca venait de racheter l'un après l'autre chacun de ces supermarchés."

— "Sacré Martin !", enchaîna Blascouët. "Il s'est cru le maître d'un terrain qui lui avait en réalité totalement échappé". (Et le terrain a été conquis jusqu'au bout, pensa Véra, qui restait persuadée et peut-être à juste titre, jusqu'en ce jour de funérailles, que c'était par une sorte de baiser de Judas sinistrement nécessaire à l'hypothétique rédemption de Jacobus qu'elle avait accepté plus souvent qu'elle ne l'aurait souhaité de rejoindre Raoul Zapca dans son lit.) Ivan avait continué à les écouter sans rien en laisser paraître, tout en participant vaguement à la conversation de Serge et de Léa. Il avait pris sur ses genoux la petite Christine somnolente. Il commençait à se livrer à de nouvelles conjectures. Il se pencha vers sa femme.

— "Plus j'y pense", lui chuchota-t-il à l'oreille, "et moins tu pourras me sortir de l'esprit que ce n'est pas sur le lit de sa chambre d'hôtel que le médecin a examiné le corps de ton père. Dans ces conditions, tu le sais comme moi, il n'a pas pu consulter son dernier électrocardiogramme. Alors, je te le demande de nouveau : comment a-t-il pu conclure aussi vite à une "crise cardiaque pendant le sommeil" et délivrer sans ciller le permis d'inhumer ?"

Serge avait deviné l'essentiel de la question sur les lèvres d'Ivan. Il lui fit d'un coup d'œil courroucé le signe de se taire. Léa posa la main sur le bras de son mari.

— "Pas ici, pas maintenant, s'il te plaît Ivan."

Son frère et elle avaient pris l'initiative, avec l'accord de la police et la complicité du médecin légiste, de laisser se dire et diffuser une version très simplifiée des circonstances de la mort de Martin. Mais Ivan était trop proche pour ne pas nourrir de doutes.

Des doutes sur les faits, c'était inévitable. De sa propre initiative, et pour épargner Léa, il s'était rendu à l'hôtel où avait résidé son beau-père pour y récupérer ses effets : ceux-ci n'y étaient plus, et le réceptionniste ne semblait au courant de rien. Il s'avérait seulement qu'un homme en chaise roulante accompagné d'une africaine était venu peu avant vider et régler la chambre, prétextant une soudaine hospitalisation de son occupant. Ivan avait gardé cette information pour lui. Aussi, depuis, s'interrogeait-il surtout sur ce qui avait amené sa belle-famille à expurger de la sorte le récit des événements de ces derniers jours et à le tenir à l'écart de la vérité, et cela était pour lui le plus pénible à supporter.

Serge et Léa n'avaient en l'occurrence voulu qu'une seule chose : ne pas ternir le souvenir que laisserait leur père à ceux, réunis autour de cette table, qui l'avaient connu et aimé. Et cela semblait avoir réussi. Il fallait qu'à défaut de le comprendre Ivan finisse par l'admettre. Il n'y avait aucune urgence à ce qu'il apprenne que le taux d'alcool retrouvé dans le sang du cadavre rendait compte en réalité d'un décès par coma éthylique d'autant plus foudroyant que Martin avait toujours été d'une notable tempérance.

Dans l'immédiat, la vigilance de Serge s'exerçait tous azimuts. C'est ainsi que, tout en s'efforçant de brider l'expression des préoccupations d'Ivan, il avait noté que celles-ci n'avaient pas échappé à l'attention de Véra. Il trouva là le motif d'engager enfin la conversation avec elle, pendant que la serveuse et le patron de la brasserie s'activaient à rassembler les assiettes sales et à desservir le pot-au-feu.

— "Mon beau-frère a une tournure d'esprit assez romanesque. Il a au fond assez peu connu mon père et s'est fait de lui l'image d'une sorte de guérillero urbain traqué par les forces du mal. Tel que vous le voyez, il est à deux pas de penser que c'est ce satané Zapca qui, d'une façon ou d'une autre, a eu sa peau !"

— "Qui sait ?", murmura Véra. "Vous savez bien qu'il a eu la mienne."

Serge sursauta :

— "Comment savez-vous que je le sais ?"

— "Zapca m'a affirmé vous l'avoir dit, le soir même où il m'a révélé le montant des dettes que vous avez contracté envers lui."

Serge vida précipitamment son verre et s'étrangla à moitié :

— "Qui d'autre que vous est au courant ?"

— "Personne, je crois. Personne d'autre ici que vous et moi n'était aussi intime avec Zapca", suggéra Véra avec un sourire amer. "Et nous savons parfaitement, tous les deux, que Zapca n'est pas ce type de crapule dont on fait les assassins. Il avait annoncé qu'il briserait votre père, non pas qu'il l'éliminerait. Il n'y avait d'ailleurs aucun intérêt, bien au contraire. Voulez-vous que je l'explique à votre beau-frère, pour le rassurer ?"

— "Très drôle !", grinça Serge, anxieux à l'idée que son fils, à sa droite, ait pu saisir quelques bribes de ces propos. Mais Martin Junior, qui avait installé son petit cousin Pierre sur ses genoux, était pour l'heure captivé, ainsi que Léa et Ivan en face d'eux, par l'exposé inopiné de Mama Fatou qui leur expliquait à mi-voix les idées qu'on se faisait des jumeaux dans son pays natal. À côté d'elle, René continuait à siroter son verre de vin et, tout en ricanant de temps à autre sans motif apparent, il observait pensivement Christine endormie dans les bras de son père.

— "Selon les années", leur confiait Mama Fatou, "c'est-à-dire selon les pluies et les récoltes, les villageois considèrent la naissance de jumeaux tantôt comme un signe favorable et tantôt comme une malédiction. Il arrive alors, dans le premier cas, que leur maman les expose devant elle sur le marché pour recueillir les oboles des passants ou qu'au contraire, dans le second cas, on décide de les tuer sans attendre la vérification des présages. En cas de doute, on va peut-être en tuer un seul des deux pour qu'il aille rejoindre les ancêtres et leur demander de se tenir tranquilles, mais aussi que pour que la maman ait assez de lait pour nourrir le survivant."

— "Délicate attention", commenta René, pendant que Léa considérait alternativement Mama Fatou et ses deux enfants d'un air horrifié.

Martin, toujours impressionné par la plantureuse anatomie de Mama Fatou, doutait pour sa part que des seins de la taille de ceux de sa voisine ne puissent suffire à satisfaire l'appétit de deux bébés à la fois. Mais il garda pour d'autres occasions le développement de ce point de vue.

- 6 -

On apportait maintenant des pommes. Les Dubourg félicitaient Gisèle d'avoir, par le menu de funérailles — pot-au-feu, pommes, café sans doute —, su faire honneur avec tact et discrétion aux origines rurales de son ex-mari. Natifs comme elle de la même localité, une riche bourgade céréalière du nord-est, ils se souvenaient de repas similaires pris sur de longues tables dressées dans la cour ou la pièce principale de fermes dont l'un des aïeux venait d'être inhumé. Gisèle, qui n'avait pris aucune part à l'organisation du présent repas, s'abstint cependant de relever le compliment et croisa le regard moqueur de René. Celui-ci, sans se départir de son attitude de vieil énergumène à moitié éméché, avait en réalité et comme d'habitude placé tous ses sens en alerte. D'une oreille, il écoutait à sa droite l'évocation des souvenirs d'enfance dont les Dubourg déroulaient pour la centième fois le fil usé à l'attention d'une Gisèle pourtant occupée à songer visiblement à toute autre chose. De l'autre oreille, il suivait avec satisfaction, à sa gauche, l'énoncé de la théorie naissante de Martin junior, rôdée auprès de Mama Fatou, selon laquelle son défunt grand-père disposait de bien plus de ressources sinon financières du moins stratégiques qu'on ne le pensait généralement autour de lui : le jeune homme conservait en effet de ses conversations téléphoniques avec lui le sentiment profond, érigé depuis peu au statut d'aphorisme, que tant qu'à faire d'être vaincu par l'adversité mieux valait "perdre intelligemment que gagner bêtement". Ce à quoi Mama Fatou n'osait répliquer, vu la passion et la force de conviction déployées par son jeune interlocuteur, que le mieux était tout de même, à son avis, de gagner intelligemment.

Mais René ne se limitait pas à cette profonde immersion stéréophonique dans les conversations de table. Quelques coups d'œil latéraux en direction de Serge et de Véra Jirikova lui avaient permis de remarquer le bref échange qu'ils avaient eu pendant que l'on débarrassait les assiettes et les plats, puis d'observer la pâleur et la tension qui avaient gagné leurs visages à cette occasion et qui, depuis lors, n'en délogeaient pas. Et maintenant, leurs regards comme le sien convergeaient au-dessus de la table vers le bar au bout duquel, dans la semi pénombre créée par un néon en panne, s'était retranché le patron de la brasserie. Tout en supervisant la serveuse affairée à astiquer tasses et soucoupes et en s'épongeant le front plus fébrilement que jamais, il ponctuait de grands gestes raides la discussion qu'il avait engagée avec un nouveau client dont le chapeau mangeait le profil.

Gisèle ne vit pas plus le bras de René passer derrière le large dos de Mama Fatou pour tapoter l'épaule de Martin junior que le signe de connivence qu'il fit ensuite à son petit-neveu. Elle n'attacha donc pas d'importance particulière à ce que celui-ci, après avoir fait glisser Pierre de ses genoux sur ceux de Mama Fatou, se lève sans un mot, s'éloigne de la table et sorte de la brasserie. Elle fut plus étonnée de l'apercevoir, par la fenêtre, traverser la place de la Gare pour rejoindre son chauffeur, échanger quelques mots avec lui, sur quoi celui-ci démarra aussitôt la limousine et quitta les lieux sans même allumer les phares. Après quoi Martin s'en retourna vers la brasserie, y pénétra aussi discrètement qu'il en était sorti et regagna sa place sans même échanger un regard avec sa grand-mère. Comme si souvent dans sa vie, Gisèle ne sollicita aucune explication. Elle se résolut sans difficulté à s'interdire toute forme de surprise et à s'en remettre à la confiance absolue qu'elle accordait à tout ce qui concernait Georges et, par extension, au chauffeur qu'il avait mis à sa disposition. Celui-ci, malgré l'heure tardive, était sans nul doute parti en quête de cigarettes, par exemple pour Sacha Goldstein qui fumait sans discontinuer celles de ses voisins de table maintenant qu'il avait épuisé les siennes.

En la courte absence de Martin junior — que, René mis à part, seule Gisèle semblait avoir remarquée — , le thème de l'échec et de la réussite, qu'il avait un peu plus tôt initié avec Mama Fatou, avait gagné les deux extrémités de la table à la façon des vaguelettes créées par le passage d'un bateau. D'un côté, Gisèle avait entrepris d'expliquer à Hélène Dubourg — qui s'en mordait les lèvres de concupiscence — et à son mari — qui affectait une pose dubitative en tirant sur un petit cigare — à quel point Georges, son second mari, faisait preuve d'un don quasi surnaturel pour réussir tout ce qu'il entreprenait, mais aussi que ce don était doublé d'une générosité toute méridionale. Il avait récemment poussé celle-ci, selon Gisèle, jusqu'à proposer à plusieurs reprises, et à titre personnel, de renflouer les finances chroniquement défailtantes de Jacobus pour lequel, depuis qu'il avait cessé d'être son banquier, il s'était pris d'une sympathie délicate, lointaine mais sincère — c'est-à-dire incompréhensible, ambiguë, voire suspecte aux yeux des Dubourg.

À l'autre bout de la table, Grégory Chastang s'était lancé pour sa part dans un monologue qui avait accaparé de proche en proche l'attention de ses voisins de table et dont il avait confié en préambule qu'il en devait sans doute la teneur à sa longue amitié avec Martin Jacobus et à la

discussion sans fin tenue entre eux sur ce thème depuis leurs années d'adolescence. Il en arrivait maintenant au cœur de son propos :

— "Tout comme le conquérant finit par être conquis par sa conquête, le contrôleur contrôlé par ce qu'il contrôle et le maître tenu en laisse par son chien, le vainqueur et le vaincu ne sont au terme du combat qu'une seule et même personne. Ce n'est que bien plus tard que l'on mesure ce qui a été gagné ou perdu, ce que l'on a gagné en perdant et perdu en gagnant."

— "Vous brûlez les étapes, cher ami !", l'interrompit René sans le regarder. "Il y a tout de même un moment dans la partie où celui qui perd est particulièrement bien placé pour observer celui qui gagne, et comment il gagne. C'est douloureux, mais très utile pour la suite. Car celui qui gagne, surtout s'il gagne bêtement, comme dit fort justement mon petit-neveu..."

— "Les effets rajeunissants de l'alcool ne sont pas les meilleurs de ceux qu'ils produisent chez toi", le coupa Serge avec un soupir vaguement consterné et cette sorte d'automatisme de l'impertinence qui depuis longtemps, face à son oncle, lui tenait lieu de ligne de conduite. L'hostilité entre les deux hommes était certes ancienne, patente et routinière, et pour ainsi dire bien huilée. Pourtant, le plaisir d'en découdre et la conviction qu'aucune circonstance ne justifiait de s'en priver semblaient cette fois-ci quelque peu émoussés : curieusement, et en s'écharpant par principe, l'un et l'autre consacraient l'essentiel de leur attention à surveiller la préparation du café sur le comptoir, où soucoupes et tasses vides attendaient maintenant depuis un peu trop longtemps sur des plateaux sans que rien d'autre ne se passe.

— "C'est cela, bois de l'eau, mon p'tit Serge", répondit René sur le même ton, "et continue à te complaire dans le scénario nostalgique des conflits de générations. Ta salive en brûle, mon gars, bois de l'eau et détends toi, je sens que le café va bientôt être servi. Celui qui gagne bêtement disions-nous, n'est-ce pas Fatou ?, ne sait ni pourquoi il gagne, à peine comment il gagne, et bien rarement ce qu'il gagne vraiment au bout du compte. Mais il gagne, et cela seul lui importe. Il gagne donc, mais jusqu'à quand conservera-t-il le bénéfice de ses gains ? Celui qui perd intelligemment, comme dit encore Martin, a quant à lui tout le loisir d'analyser son échec. Il a beaucoup perdu, certes, mais pas tout. Par exemple, il n'a pas perdu la possibilité d'être racheté par la connaissance de ce qu'il a perdu. Pensez-y, jeunes gens !"

— "Ça me va", approuva Chastang. "Mais, sans vous fâcher, c'est un peu ce que je disais !"

— "Ça vous va peut-être, mais cela reste à vérifier", intervint l'homme au chapeau qui, sortant soudain de la pénombre du comptoir, s'avança vers la table, un plateau chargé de tasses sur le bras.

La serveuse se mit à observer la scène avec intérêt et le patron à arpenter son comptoir d'un air accablé, les mains derrière la nuque, comme en état d'arrestation.

L'homme au chapeau commença à répartir une première batterie de soucoupes et de tasses vides autour de la table, retourna chercher un second plateau, compléta sa distribution et ajouta deux sucriers. Quand il passait sous un néon, on pouvait voir le grand sourire oriental, toutes dents devant, qu'il se plaisait à arborer. La plupart des convives, en revanche, étaient blêmes — à l'exception bien évidemment de Mama Fatou, dont les lèvres écarlates étincelaient plus que jamais sur le masque de jais, et de René qui, comme à son habitude, ricanait en silence. La tension fut d'un coup si forte autour de la table que Pierre se blottit contre la poitrine de Mama Fatou et se mit à pleurer, ce qui réveilla Christine, laquelle regarda

sa mère — qui ne la regardait pas — , se cala le pouce dans la bouche puis se mit à s'agiter sur les genoux de son père en cherchant son frère des yeux.

L'homme sous le chapeau maintenant relevé duquel, de la table au comptoir, tous avaient reconnu Raoul Zapca — y compris les Dubourg, qui ne connaissaient son visage que par la presse — traversait de nouveau la salle, à pas de fauve, un pot fumant à la main.

— "Qui veut du café ?", demanda-t-il à la cantonade, et l'insolence de sa beauté était véritablement tétanisante. Il n'était pas très grand, mais taillé comme une statue antique. Une mèche blonde tombait en virgule sur son front étroit et buriné. Ses yeux gris brillaient d'un éclair métallique au fond de son visage, et de petites rides rayonnant à leurs coins retenaient un sourire moqueur et cruel que rien ne semblait pouvoir effacer. Une moustache courte et drue, comme agrafée entre les pommettes aiguës, presque asiatiques, venait déguiser ce rictus en lui conférant les attributs de la séduction.

— "Qui veut du café ?", répéta-t-il, et la courtoisie du ton était des plus épaisses qui soit. Le silence qui continua de régner, quoique déjà sévère, fut de la même texture. Et dura. Le café risquait de refroidir.

— "Eh bien, pourquoi pas ? Cela nous fera digérer !", s'exclama René, égal à lui-même.

Aussitôt, d'un air qui se voulait bravache, Serge leva sa tasse et se proposa de l'accompagner. Mais Léa le fusilla du regard et, dans la seconde qui suivit, il reçut en pleine gorge celui, plus meurtrier encore, de son fils. Choqué par la violence de cette réprobation des siens devant ce qu'ils percevaient sans doute de sa part comme un geste mâtiné d'une trop immédiate allégeance, Serge eut à se ressaisir. Il s'assura en son for intérieur du courage et même de la noblesse des sentiments qui venaient d'inspirer son geste et le transformaient à ses yeux en un quasi-sacrifice. Ne se devait-il pas, en tant que sous-chef de famille proclamé tel par la nécessité et par le deuil, d'accompagner son oncle face au feu et de transcender à cette occasion l'inimitié que lui inspirait depuis toujours le vieil homme ? N'était-il pas aussi de son devoir, en chevalier servant improvisé, de s'offrir en bouclier protecteur à Véra Jirikova ? La jeune femme commençait à compter à ses yeux presque autant que son fils et sa sœur réunis, et il entendait bien l'extraire dès que possible des griffes de Zapca. Bref, de son point de vue, Serge s'avançait en héros et se promettait de tenir bon sur tous les fronts. Mais, ce faisant, il semblait avoir tout bonnement oublié l'existence et le montant de ses dettes envers le dit Zapca ; celui-ci, d'ailleurs, le contourna dédaigneusement et négligea sa tasse après avoir rempli celle de René. Véra et René n'ignoraient rien de ces dettes — René, par dieu sait quelle source, en avait été très vite informé — et ils les avaient quant à eux tout aussi présentes à l'esprit que Zapca lui-même. Ils se mirent alors — René surtout — à surveiller Serge du coin de l'œil.

Chastang ne tenait pas à se mêler d'histoires de famille aussi tortueusement engagées. Il se contenta de rallumer sa pipe et de repousser tasse et soucoupe.

— "Pas pour moi, merci", dit-il.

— "Pour moi non plus", reprirent en chorus Blascouët et Goldstein.

Mama Fatou ne souriait plus — et le petit Pierre quitta ses genoux pour rejoindre, en passant sous la table, ceux de sa mère. Son visage, soudain, se fit dur.

— "Je ne bois pas de ce café-là", dit-elle. "Je sais trop ce qu'il en coûte aux miens de le récolter pour ceux qui le vendent à leur place."

Véra fit signe à la serveuse, qui s'approcha par curiosité. D'une voix haute et claire, elle lui commanda un tilleul. Les Dubourg s'empressèrent de l'imiter, manifestement soulagés mais soucieux de ne pas trop le montrer. Gisèle consulta sa fille du regard, mais Léa ne bougeait pas. Aussi ne bougea-t-elle pas non plus, et elle en conçut aussitôt une sorte de fierté. Par la fenêtre, elle venait de voir la limousine de Georges retraverser la place de la Gare, et cela l'aidait aussi à se sentir fière : elle savait d'instinct, depuis longtemps, à quel point Raoul Zapca pouvait, sans prévenir et sans hésiter, se montrer féroce. Aujourd'hui encore, elle ne pouvait y penser sans être traversée d'une salve de frissons et, parfois, se laisser aller à des comportements de détresse. Elle chercha cette fois-ci à attirer les jumeaux vers elle, comme pour les protéger d'un danger prévisible, mais c'est en vain qu'elle leur tendit les bras : ils restaient solidement campés dans ceux de leurs parents et ne lui prêtèrent guère attention.

Quant à Martin junior, l'aîné de ses petits-enfants, après avoir de nouveau longuement planté les yeux droit dans ceux de son père, il venait de se tourner vers Zapca et de lui lancer, de toute la morgue faussement ingénue que lui enjoignait son âge :

— "Je suis trop jeune pour boire du café. Apportez-moi plutôt un petit verre de rhum, et puis un autre pour Ivan."

— "Ma foi, ce n'est pas de refus !", s'esclaffa Ivan.

Zapca retourna poser le pot de café sur le comptoir et fit face à l'assemblée.

— "Bon, assez rigolé comme ça !", coupa-t-il. Il se tourna vers le patron de la brasserie qui, l'air plus affligé que jamais, était maintenant quasiment recroquevillé sous ses étagères. "Toi, sers leur tout ce qu'ils demandent. C'est ma tournée !".

Puis il considéra un à un chaque convive :

— "Je vous offre également ce repas de funérailles. Ne me remerciez pas : je suis depuis deux jours le propriétaire de cette brasserie. Si bien qu'en toutes circonstances, c'est moi qui encaisse. Non seulement je suis celui qui gagne, mais, n'en déplaise au vieux machin qui trône dans sa chaise roulante, j'ai aussi l'intelligence d'en jouir, d'en jouer, et de gagner encore. Vous êtes quelques-uns autour de cette table à le savoir. Et j'ajoute que vous êtes pour la plupart destinés à perdre bêtement — sous réserve, bien entendu, des dispositions testamentaires de ce brave Jacobus au sujet duquel j'ai l'honneur, avec un retard dont vous voudrez bien me pardonner, de vous présenter mes condoléances les plus fleuries. Voilà, et maintenant terminez vos consommations, on va bientôt fermer."

Léa délogea brusquement son fils de ses genoux et se leva en renversant presque sa chaise derrière elle :

— "Comment connaissez-vous le testament de mon père ?", demanda-t-elle d'une voix blanche.

— "Ai-je dit que je le connaissais, chère Madame ? De toute façon, testament ou non, on ferme, vous dis-je. Vous êtes d'ailleurs les tout derniers des derniers clients. Dès demain, cette brasserie n'existera plus. J'en conserve tout juste les murs pour la transformer en annexe de mon entrepôt central."

Martin junior était sur le point de se livrer sans réserve au piège de la provocation. Seule la main de Mama Fatou, vigoureusement posée sur son avant-bras, le dissuada de se dresser comme sa tante et d'asséner à Zapca une brillante mais stérile répartie sur le thème de la fermeture annoncée par celui qui ne dispose pas d'autant de clés qu'il ne le prétend, ou sur tout autre thème du même acabit. Or l'heure était tactique et physique en diable, et bien plus encore que Martin ne pouvait se le représenter. René, qui le présumait, avait vidé d'un trait sa tasse de café et, pendant que la serveuse, en tremblant un peu, apportait rhum et tilleul sur les indications balbutiantes de son patron, il était venu en trois coups de roue parfaitement ajustés se placer derrière Serge et Véra. Ce que voyant, Zapca s'était aussitôt positionné, presque en face de lui, derrière Ivan et Léa.

Finalement, ce fut Chastang qui rompit le silence :

— "Et que comptez-vous donc entreposer ici ?", demanda-t-il en se tournant vers Zapca.

— "Que des bonnes choses !", rétorqua celui-ci. "Une batterie de congélateurs pour stocker la viande produite par mes abattoirs. Mais aussi, par exemple, des monceaux de bonbons et de sucettes pour les enfants du quartier." Et, pour accompagner ces promesses sucrées, il posa une main sur la tête de Pierre et une autre sur celle de Christine en leur murmurant : "Vous pouvez aller vous servir derrière le comptoir, les enfants, il y en a déjà une pleine caisse qui vous attend."

Ivan et Léa eurent beau se raidir dès qu'ils constatèrent que leurs enfants avaient dressé l'oreille : visiblement séduite par l'invitation, Christine avait déjà quitté les genoux de son père pour se poster près de son frère et l'interroger du regard sur ses intentions.

— "Mais je ne suis pas seulement un philanthrope doublé d'un chaste pédophile, comme vous pourriez être tentés de le croire", reprit Zapca en détroussant son rictus. "J'ai aussi de plus nobles projets. À la différence de votre regretté défunt, je vois ce qui est, et je vois loin. Avec cette brasserie s'achève ma prise de contrôle sur l'ensemble des commerces de ce secteur de la ville. C'est dire si je connais bien les besoins des habitants et des familles des différents quartiers qui le composent. Ou du moins, à défaut de connaître la totalité de ces besoins, je sais comment en susciter de nouveaux. En outre, pour quelques familles imprévisibles et particulières comme la vôtre, je vais jusqu'à demander à mes gérants de leur assurer la gratuité de certains services. Et un repas de funérailles tel que celui qui vous rassemble aujourd'hui, on ne se prive pas de l'offrir ! Je ne sais pas exactement comment est mort Martin Jacobus, mais je sais bien pourquoi et cela, je le sais mieux que chacun d'entre vous. Sa disparition m'intrigue, mais elle ne me surprend pas. De cette brasserie, par exemple, le pauvre homme voulait faire un cercle de rencontre des associations de quartier en tous

genres. En privilégiant bien entendu, vous le connaissez comme moi, les associations de solidarité ou dieu sait quoi encore ! Or les gens se fichent de la solidarité. Ce qu'ils cherchent avant tout, et comme vous, c'est simplement l'occasion de manger un morceau en famille ou entre amis et de faire fondre gentiment leurs petites économies. Pour cela, une vaste et confortable cafétéria suffit largement. Je leur en fournis une tout près d'ici depuis trois mois. Leurs enfants réclament-ils de recharger au passage leurs munitions de friandises, exigent-ils de plantureuses glaces au dessert ? Je fournis aussi les glaces et les friandises. J'assure, j'éveille, je suscite. J'aime sentir mon prochain repu. Certes, je me régale au passage. Mais je passe. Pendant que Jacobus flottait dans le rêve et la nostalgie, qu'il faisait imprimer ses affiches de mobilisation et qu'il contemplait sa chère brasserie en se désolant de sa régulière désertion par le peuple, les bénévoles et les militants de son cœur, en un mot pendant qu'il prétendait cultiver sans engrais un humanisme périmé et ne réussissait qu'à se ronger le moral jusqu'à l'amertume, pour ma part j'agissais. Je n'ai pas eu besoin de faire les cent pas devant cette devanture ou de m'accouder trop longtemps à ce comptoir pour comprendre ce qu'il convenait de faire. J'ai racheté le tout vite fait, locaux et droits d'exploitation, avec comme seul projet de le rayer aussitôt du champ de concurrence de ma cafétéria. Nul besoin d'autre brasserie qu'elle, par ici. Ceci étant, je reste large : chacun peut y venir. D'ailleurs, chacun y vient. Vous y viendrez aussi. Comme vous le faites déjà dans la plupart de mes succursales et comme vous le ferez encore longtemps. Allez donc chercher des sucettes derrière le comptoir, mes enfants ! Je dispose aussi de quelques logements libres dans le quartier, et de bonne qualité, n'est-ce pas M. Blascouët ? Et ce brave Jacobus qui voulait encore promouvoir et fédérer — je cite ses termes — des "amicales de locataires" ! Quand j'y pense, j'en suis carrément ému ! Je le savais malade du cœur, j'en déduisais qu'il avait rédigé son testament, mais je le croyais guéri. Quand je l'ai rencontré, il avait même l'air coriace. Plus dans le rouge que jamais pour ce qui concernait ses affaires, mais plus déterminé que jamais, également, pour ce qui concernait ses lubies citoyennes. C'est pourquoi, si sa déroute fait partie de l'ordre des choses, sa mort me semble anticipée. J'aurais tant aimé l'inviter à célébrer mon triomphe ! Il aurait certainement accepté une invitation dans mon bunker, ne serait-ce que pour s'offrir le plaisir de m'y déclarer la guerre en me menaçant des foudres de sa sarbacane ! Ah oui, c'est un vrai héros que vous pleurez à cette table ! Je vous trouve cependant les uns et les autres plutôt avarés d'explications sur les détails de sa mort. Qui cache quoi, parmi vous ? Et à qui ? Je vous ai pourtant avertis, tout à l'heure : vous allez tous perdre, et perdre bêtement, tout comme le vieux René quand il a perdu ses jambes sur les chantiers de son frère. Alors, en mémoire du héros, qui va se dévouer pour nous raconter — et après, on ferme — l'histoire non expurgée de la disparition tragique de Martin Jacobus ?"

— "Moi, peut-être, et assortie en prime de celle de sa réapparition", répondit Martin Jacobus qui venait de faire son entrée dans la brasserie, précédé du chauffeur de Gisèle.

Plusieurs cris de stupeur et au moins deux menaces d'évanouissement — dont celles de Gisèle et d'Hélène Dubourg — se manifestèrent autour de la table. Mais, chose étrange, quelques-uns des convives ne bronchèrent pas. René, Mama Fatou et Martin junior se consultèrent du

regard, pendant que Grégory Chastang, livide, bouche bée et laissant choir sa pipe sur la nappe, semblait contenir un fou rire incrédule. Les jumeaux profitèrent de l'émotion et du désordre qui s'ensuivait pour échapper enfin à l'attention de leurs parents, courir vers le comptoir, le contourner et s'engouffrer sous ses recoins cachés à la recherche des trésors annoncés.

Zapca, qui ne croyait pas aux revenants mais qui restait prudent, desserra sa cravate et alluma une cigarette. René scrutait le moindre de ses gestes.

Martin Jacobus — puisque c'était bien lui qui venait de s'offrir de la sorte aux regards de tous ceux qui venaient de célébrer ses funérailles — s'avança un peu sous la lumière des néons. Léa, qui tremblait de tout son corps, s'apprêtait à lui sauter au cou mais Ivan la retint. Zapca venait de se replier en direction du comptoir. Le chauffeur, à qui ce mouvement n'avait pas échappé, alla se camper près de la porte ; son corps massif en effaçait presque toute l'embrasure. Véra tenta une fois ou deux d'attirer l'attention de Serge en le secouant par la manche de sa veste, comme pour trouver dans ses yeux le début d'une explication logique à ce qui se passait. Mais Serge, comme hypnotisé, ne pouvait s'extraire de la contemplation de son père. On entendit encore Goldstein se racler la gorge, et la chaise de Martin junior crisser sur le carrelage. Puis tout fut immobile et silencieux. La brasserie ressemblait maintenant à un échiquier quand, après quelques déplacements apparemment insignifiants mais que chacun savait stratégiques, les pièces sont saisies par la fièvre et la tension qui annoncent un coup décisif.

Une fois de plus, ce fut Chastang qui prit l'initiative de bousculer la torpeur.

— "Ça, mon vieux, pour une surprise !... Je dois avouer que, depuis que je te connais, et ça remonte à loin, c'est bien la plus énorme de celles que tu nous aies jamais réservées ! Monsieur Zapca, puisque vous êtes ici le seul à porter un chapeau, je vous suggère de l'ôter et de le tirer bien bas pour saluer la prouesse de notre ami ! Vous n'en verrez pas de telles d'ici longtemps ! Sois donc le bienvenu, mon vieux Martin ! As-tu fait au moins un bon voyage au royaume des morts ? En tout cas, ton retour parmi nous tombe à pic : la république des vivants commençait à sentir mauvais en ton absence !"

— "Martin, est-ce bien toi ?", demanda enfin Gisèle dans une sorte de gémissement. "Mon dieu, mais que se passe-t-il donc, ici ? Et qu'avons-nous fait toute cette journée ?"

— "Calme-toi, maman", lui rétorqua Serge en se versant un verre d'eau qu'il but d'un trait. "Tu vois bien comme moi et comme nous tous que oui, c'est bien papa qui est devant nous, en chair et en os, rasé de près et pas même amaigri. Et notre joie sera totale quand il nous aura expliqué le sens de toute cette mise en scène."

— "C'est cela, bois de l'eau, mon p'tit Serge, et passe-moi la carafe, que pour une fois je t'accompagne !", commenta René derrière son épaule en joignant le geste à la parole. "Ta joie à toi fait peine à voir, mon gars. Martin, cher frangin, puisque l'alcool ne t'a pas tué, ni l'eau non plus d'ailleurs, je lève une pleine carafe à ta santé !" Et il but une grande rasade d'eau à même le récipient. "À vrai dire, on n'attendait plus que toi pour terminer la soirée en beauté !"

— "Merci, mon vieux René. D'ailleurs, si tu veux bien, on va s'y mettre tout de suite, avant l'heure de fermeture", lui répondit Jacobus d'une voix calme mais striée d'émotion, et ses yeux bleus semblaient flamber d'impatience au risque de faire fondre la cire de son visage glabre et anguleux. Il se défit de sa veste canadienne, et Blascouët et Goldstein se disputèrent presque pour la lui prendre des mains et la poser sur le dossier de leur chaise.

Jacobus, dont la grande taille avait fini par voûter les épaules au fil des ans, portait comme à l'ordinaire une chemise en coton à col indien et un pantalon en toile écrue. Il n'avait pas perdu non plus l'habitude de rester pieds nus dans ses mocassins de cuir souple. Il promena un long et doux sourire de Gisèle à Léa, puis de celle-ci à Ivan et à Martin junior, et son regard s'arrêta enfin sur Serge.

— "Tu as raison, mon fils. Et Zapca, pour ce que j'ai entendu de lui tout à l'heure derrière la porte, a raison avec toi. Je vous dois quelques explications."

— "Assieds-toi donc avec nous, papa", lui proposa Léa.

— "Pas encore, Léa, pas encore. À propos, où sont tes enfants ?"

— "Ils se régalaient derrière le comptoir", signala le "patron" de la brasserie d'un ton qui se voulait rassurant, ce que Zapca à ses côtés vérifia d'un bref coup d'œil.

— "Tes petits-enfants sont adorables, Martin !", eut l'idée de remarquer Jean Dubourg, dans l'espoir de détendre un peu l'atmosphère. "C'est en pensant à eux, lorsque tu es arrivé tout à l'heure, que je me suis demandé un court instant si tu n'avais pas, toi aussi, un frère jumeau !", ajouta-t-il

— "Excellente intuition, mon cher Jean ! J'ai en effet un frère jumeau. Ou, plutôt, j'en avais un, car c'est lui que vous avez enterré aujourd'hui", répondit Jacobus, "et ceci avec la complicité désormais notoire de René."

Serge se leva d'un bond :

— "Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?", s'exclama-t-il, mais René et Martin junior le forcèrent à se rasseoir.

— "Il faut nous en dire plus, Martin", intervint Ivan. "Je veux bien admettre que les jumeaux soient chez nous une sorte de tradition familiale, mais je n'ai jamais entendu parler du vôtre !"

— "Ni moi", assurèrent de concert Gisèle et Chastang.

— "Moi non plus", confirma Léa d'une voix étranglée. Serge ne disait plus rien.

— "Mais moi, pour ainsi dire, je les ai vu naître", dit René. "Martin et Jérôme. Jérôme et Martin. Comme deux gouttes d'eau. Enfin, pour ainsi dire ... Et je les ai vus grandir. Jusqu'à l'adolescence où Jérôme, qui n'avait jusque-là jamais voulu décoller des semelles de Martin — et c'était réciproque— s'est soudain mis à prendre ombrage de lui. À dix-sept ans, il a claqué la porte de la maison, et on ne l'a plus jamais revu. Au début, il envoyait une lettre tous les deux ou trois ans pour donner de ses nouvelles. Rien d'extraordinaire, des petits boulots d'un pays à l'autre. Et puis plus rien. Martin et moi l'avons cru mort, ou riche, et pour respecter le vœu absurde mais pardonnable de nos parents, nous avons accepté de ne plus jamais parler de lui à quiconque, même après leurs décès. Et puis, le mois dernier ..."

— "... le mois dernier, Jérôme a réapparu sans prévenir", continua Jacobus. "Mon vrai sosie, malgré les années — même René s'y est trompé quand il l'a vu la première fois — , mais alcoolique jusqu'au trognon, et le foie irrémédiablement bouffé aux mites. Il m'a demandé l'hospitalité. Il n'avait plus un sou. Je l'ai installé avec moi dans ma chambre d'hôtel. Le réceptionniste n'y a d'ailleurs vu que du feu. Puis il m'a cherché querelle pour des détails,

comme autrefois, et il a voulu aller vivre chez René. Je lui ai inscrit son numéro de téléphone sur un bout de papier et il est parti sans un mot. C'est la dernière fois que je l'ai vu."

— "Jérôme ne m'a pas contacté, j'ignore pour quelles raisons", reprit René, " Mais le fait est que son retour nous a rapprochés, Martin et moi. Cela faisait longtemps que nous ne nous étions pas autant parlé. Du passé, du présent, de l'avenir. À l'écouter, il m'a semblé repérer deux ou trois brins de paille accrochés à sa poutre d'équilibriste. J'ai eu envie de m'en mêler un peu. Martin m'a dit "Pourquoi pas ?". Les événements ont fait le reste."

— "C'est-à-dire ?", demanda Ivan ?

— "C'est-à-dire", poursuivit René, "qu'un beau matin de la semaine dernière, j'ai été appelé par la police. On venait de repêcher un corps dans le canal. Dans une de ses poches, on avait trouvé un morceau de papier avec dessus "René" et mon numéro de téléphone écrits au stylo à bille, mais aucun autre document sur lui, ou bien tous délavés. On me demandait de venir identifier le cadavre à la morgue de l'hôpital. Mama Fatou m'a accompagné. Et là, double choc. J'ai aussitôt reconnu le mort. Et aussitôt après, je ne savais plus qui j'avais reconnu. Martin, ou Jérôme ? D'après les vêtements, pas de doute, c'était Jérôme. J'appris d'ailleurs le soir même, par l'hôpital, que la prise de sang *post mortem* avait révélé un taux d'alcool vertigineux, à faire tituber les éprouvettes. Mais sur l'instant, croyez-en le vieux René : pas facile de distinguer à la morgue un vrai jumeau d'un autre ! Cette hésitation m'avait cependant donné à réfléchir, et à réfléchir vite. "Vous le reconnaissez ?", m'a demandé l'inspecteur. — "Oui", j'ai dit. — "Qui est-ce ?" — "Martin Jacobus, mon frère cadet", j'ai dit. Mama Fatou n'a pas bronché. Et voilà, la machine était lancée, sans que je sache exactement où elle allait nous mener."

— "Évidemment, René m'a tout de suite prévenu, l'idée m'a plu, et nous avons avisé de la suite", enchaîna Jacobus. "Le lendemain, mon corps, si j'ose dire, était transporté à sa demande dans un banal funérarium. Après examen par le médecin légiste, rien ne permettait en effet à la police de retenir l'hypothèse d'un meurtre. René avait demandé tact et discrétion aux policiers. C'est lui qui s'est donc chargé de joindre Serge et Léa pour les informer de ma mort accidentelle par noyade. Ils ont eu la délicatesse, d'après ce que j'ai su par la suite, d'enjoliver un peu les choses pour ménager ma réputation auprès de la famille et des amis. De mon côté, j'avais déjà contacté Martin par téléphone pour l'avertir du stratagème, lui dire qu'il allait se passer quelque chose et que j'aurai peut-être bientôt besoin de son aide. Il a tout de suite compris, et il a été parfait. C'est lui, ce soir, qui a donné au chauffeur de Gisèle le signal d'aller me chercher si Raoul Zapca avait l'audace, comme je le présumais, de s'inviter à sa façon au repas de mes funérailles."

— "Ce qu'il a fait", conclut gravement Martin junior.

Il y eut encore un long silence. Puis, les mains jointes derrière le dos, Jacobus se mit à arpenter dans les deux sens l'espace qui séparait la table du comptoir.

— "Bien. Résumons la situation", reprit-il. "Seuls René et moi sommes ici fondés à pleurer la mémoire de Jérôme, qui avait pourtant tout fait pour sortir de la nôtre. Mais nous tous, en revanche, sommes en droit de nous tourner vers monsieur Zapca pour lui demander enfin des comptes sur ce qu'il dit, sur ce qu'il fait et sur ce qu'il fait. Situation inédite s'il en est pour quelqu'un habitué à tailler son chemin à sa guise sans jamais être interrogé sur ses intentions

réelles ni inquiété sur les méthodes que ses congénères et lui-même — vous l'avez entendu — se targuent d'utiliser. Un homme tel que lui n'a que faire ni de ceux qui finissent dans le canal, ni de la foule de ceux qui font tout ce qu'ils peuvent pour éviter d'y tomber. Lui, ce qu'il veut, c'est tenir les gens par le ventre et en faire ses obligés. Pour le reste, il dit aimer la concurrence, mais à condition expresse d'être assuré de pouvoir écraser tous ses concurrents. Monsieur Zapca veut que rien ne lui échappe dans les quartiers qu'il a décidé d'enfourcher. Il en fait une question de légitimité, à lui seul par lui seul octroyée. Mais ce soir quelque chose justement lui échappe, et le voici tout seul au milieu de pas mal de personnes qui ne lui veulent pas du bien et de quelques autres qui préféreraient être ailleurs plutôt que de devoir lui prêter secours. Et ce genre de situation, Monsieur Zapca n'y est guère préparé. En toutes zones où il s'aventure, il vérifie au préalable que le rapport de forces lui sera franchement favorable. C'est comme cela qu'il s'approche, qu'il annexe, qu'il amasse. Les hommes comme les immeubles. Les entreprises comme les femmes. Il veut tout. Il bétonne la mémoire. Il veut passer coûte que coûte. Mais ce soir, il ne passera pas comme ça. Ou, du moins, pas sans avoir d'abord signé sur ce comptoir le document que j'ai préparé à son intention."

Zapca lança un regard vers la porte par-dessus son épaule. Le chauffeur était toujours accoudé au chambranle et, bien qu'occupé à se préparer un nouveau stick de son herbe favorite, il ne le quittait pas des yeux.

Jacobus sortit une feuille de papier de sa poche, la déploya soigneusement — et on vit qu'elle était déjà imprimée sur toute la surface de son recto. Il saisit ensuite le stylo-bille que la serveuse portait agrafé sur le devant de sa blouse. Puis il posa le tout sur le comptoir.

— "Signe, et va-t-en", fit-il à Zapca.

Zapca lui décocha le plus enjôleur des sourires dont il était capable.

— "Voyons toujours ce qui est si élégamment soumis à ma signature avant de savoir qui doit s'en aller", suggéra-t-il.

Et il chaussa des lunettes à fine monture d'écaille, se pencha un peu vers la feuille sans la prendre en main et la lut de la première à la dernière ligne sans se départir de son air amusé. Puis il replia ses lunettes et les rangea. Son sourire était maintenant celui d'un félin.

— "Il n'en est évidemment pas question", commenta-t-il enfin et il fit signe au "patron". "Flanque-moi ce torchon à la poubelle, et file dans ta cuisine !" Et, comme il avait sorti ses lunettes, il sortit un revolver.

En une seconde, Martin junior fut debout.

— "Reste assis, petit", lui lança Zapca. "Et écoutez-moi tous. J'ai déjà dit tout à l'heure, n'est ce pas ?, que l'on avait assez rigolé comme ça. Je me permets d'insister car, de vous à moi, j'estime qu'il n'est pas correct de s'amuser aussi follement un soir de funérailles. Même quand

celles-ci essayent de se transformer en piège. Car voilà l'inconvénient : le piège est un peu trop grossier pour quelqu'un — si j'ose dire — de mon calibre. Je te savais coriace, Jacobus. Mais je te croyais plus subtil. Je suis un peu déçu. Enfin, peu importe. Penses-tu que je n'avais pas flairé le piège, avec toutes ces cachotteries sur ton prétendu décès ? Je me suis renseigné, bien entendu. Ce n'était pas clair. Alors je suis venu ici, en effet, pour avoir le cœur net sur la disparition de mon saboteur favori. Raison de plus pour venir armé, pas vrai ? Mais cela, tu n'y avais tout simplement pas pensé. Pas même imaginé, j'en suis sûr. Monsieur le militant est un non violent. Il ne touche pas aux armes et, comme toujours, il croit que chacun partage ses naïvetés. Peux-tu maintenant réaliser qu'avec ce revolver je tiens à ma merci tes deux petits-enfants chéris qui, copieusement bercés par la glose que tu nous a infligée, somnolent comme deux anges derrière ce comptoir ? À la bonne heure, tu sembles enfin comprendre ! Alors, tu n'as plus qu'une seule chose à faire : dire au chauffeur de madame ton ex-veuve, ou à peu près, de dégager la porte avant que je m'énerve !"

Mama Fatou, qui avait si bien su tempérer Martin junior l'instant d'avant, poussa un juron d'indignation qui fit trembler tasses et café et qui réveilla les jumeaux.

— "Comment pouvez-vous menacer de la sorte des petits-enfants ?", rugit-elle, et Zapca pointa le revolver sur elle.

— "Vous, la Vénus de Douala, restez à votre place", lui cria-t-il.

Mais Mama Fatou, malgré les objurgations de René, avait déjà contourné la table et allait droit vers lui, les poings sur les hanches. Zapca tira vers elle une balle qui perça le plancher juste devant ses pieds. Elle s'arrêta net, tomba à genoux et éclata en sanglots. Pierre et Christine, abandonnant là les reliques de leur orgie de sucreries, tentèrent alors, les yeux écarquillés, de rejoindre leurs parents, mais Zapca les repoussa du pied derrière le comptoir.

— "La porte, j'ai dit", exigea-t-il de nouveau. "On va fermer, mais vous pouvez rester si cela vous chante. Je vous avais prévenu que vous alliez perdre bêtement. J'ai encore d'autres balles, alors ouvrez cette ..."

Mais il n'eut pas le temps d'achever. De toute cette force qu'au fil des ans les paraplégiques apprennent à concentrer dans leurs bras, René avait lancé à travers la salle la carafe à moitié pleine d'eau qu'il avait conservée sur ses genoux. Elle alla s'écraser durement sur l'épaule de Zapca, puis se fracassa au sol.

— "Allez-y, les gars", hurla René, tout en collant Serge à sa chaise. "Toi, ne te mêles pas de ça", lui souffla-t-il à l'oreille pendant que Jacobus, le chauffeur, Chastang, Blascouët et Goldstein, bientôt rejoints par Martin junior, se précipitaient sur Zapca. Celui, bien que secoué par le coup de carafe et grimaçant de douleur, n'avait pas lâché son arme pour autant. Il profita de ce que les jumeaux, surgissant de nouveau de derrière le comptoir, soient venus créer la confusion dans les jambes de ses assaillants pour se glisser vers la porte à reculons, le revolver à bout de bras, puis pour sortir et s'enfuir. Les six hommes réussirent, en se bousculant, à

franchir la porte à leur tour et ils s'élançèrent à ses trousses, bien résolus à ne pas le laisser s'échapper trop longtemps.

Zapca s'était bien gardé de traverser la place. Il avait préféré s'engouffrer dans la rue latérale qui partait à gauche de la brasserie et qui lui offrait l'avantage de se ramifier assez vite en une série de ruelles compliquées. Martin junior eut cependant le temps de le voir détalier et prendre aussitôt, à droite, la première d'entre elles. Il courut à sa poursuite, suivi des cinq adultes.

Les quelques passants qui musardaient encore à cette heure avaient considéré la scène les uns avec indifférence, les autres avec circonspection — Jacobus avait toutefois reconnu l'un d'entre eux, qu'il prit le temps de saluer d'un geste au passage. Mais tous décidèrent, comme d'un soudain accord, que le moment était venu de rentrer chez eux, sans doute pour y suivre quelque feuilleton policier à la télévision. Garée sous le halo d'un réverbère, la limousine de Gisèle tranchait par sa noire rutilance sur les véhicules plus modestes qui lui tenaient compagnie le long des trottoirs maintenant déserts.

- 8 -

À l'intérieur de la brasserie, chacun restait les bras ballants, anxieux et indécis, encore sous le choc de la rapidité et de la brutalité des événements qui venaient de s'y produire.

Serge avait dû apprécier d'avoir été entravé par René puis, une fois de plus, par Mama Fatou — laquelle avait bien vite repris ses esprits et cajolait maintenant les jumeaux du regard. Sa motivation à se joindre à la meute des poursuivants de Zapca n'avait en effet guère dépassé le stade de la molle velléité et, pour tout dire, de la convenance obligée, et il n'avait que vaguement tenté de dissuader son fils. "Martin ! ", avait-il seulement crié alors que celui-ci avait déjà pris son élan et quitté la brasserie.

Ivan avait autrement hésité. Son premier mouvement avait consisté à tirer ses enfants hors de la cohue en en coinçant un sous chaque bras pour les déposer en pleurs auprès de leur mère. Ceci fait, il s'était précipité dehors sur la place, mais il avait bien dû constater que les autres étaient déjà hors de vue. Mal à l'aise, et se sentant d'autant plus coupable de son impuissance que Léa, les enfants reniflant serrés contre elle, semblait s'en satisfaire, il se mit à faire les cent pas devant le comptoir. À défaut de mieux, il finit par bifurquer vers la serveuse — qui, depuis l'apparition de Jacobus, s'était prudemment retranchée dans un coin et n'en avait pas bougé — et il lui demanda de partir à la recherche de son patron. On supposait que celui-ci, depuis l'injonction de Zapca, était resté confiné à la cuisine, terrorisé à l'idée de rencontrer une balle perdue s'il en sortait.

— "Ils sont tous fous, cela va mal se terminer", se crut alors tenue de commenter Véra, et l'accent de désarroi dont ce diagnostic et ce pronostic étaient marqués eut pour effets immédiats de faire fondre Gisèle en larmes, de raviver la sollicitude énamourée de Serge et de

fournir à Léa l'occasion d'afficher un nouveau sursaut de solidarité envers la trajectoire de semi-aventurier à laquelle son père se montrait si obstinément et, aujourd'hui, si spectaculairement fidèle.

— "Tous ne sont pas fous de la même façon", objecta-t-elle. "Personne ici n'a pris autant de risques que mon père, ni depuis si longtemps. En affirmant ses valeurs, en cherchant à les mettre en pratique et en s'y tenant quoi qu'il arrive, il a donné un sens à cette épreuve qu'est sa vie. Et, en ce moment même, il s'y consacre plus que jamais. Face à lui, Zapca et ses acolytes ne s'élèvent guère au-dessus du niveau de la petite mafia de sous-banlieue. C'est une question d'honneur et, plus encore, de justice qu'ils le rattrapent tous et qu'ils le ramènent ici. Zapca et les siens ne doivent plus jamais pouvoir s'en tirer à si bon compte. Cela nous concerne tous et, avec nous, bien d'autres de ses victimes actuelles ou à venir."

— "Bien sûr, ma chérie, mais n'oublie pas qu'il est armé", sanglota Gisèle de plus belle, et les Dubourg s'affairaient auprès d'elle à la recherche d'un mouchoir. Jean Dubourg alla jusqu'à se demander à haute voix s'il ne convenait pas de prévenir la police, mais René le foudroya du regard.

Pendant ce temps, Ivan avait obtenu du "patron" de la brasserie, finalement réapparu grâce à la diligence de la serveuse, qu'il aille récupérer dans la poubelle le document préparé par Jacobus à l'intention de Zapca. Malgré les taches de graisse qui le maculaient çà et là, il réussit à en déchiffrer l'essentiel. Levant les yeux, il ne put alors s'empêcher de considérer Serge et Gisèle avec perplexité. Le texte qu'il venait de parcourir constituait en substance un double engagement de Zapca, visant d'une part à l'annulation de dettes — plutôt conséquentes — que Serge avait contractées envers lui, et d'autre part, plus étonnant encore, à la cession pure et simple de tous les actifs sectoriels de Zapca en faveur de Georges, le nouveau mari de Gisèle, cession assortie d'une clause conditionnelle : que Georges s'engage à les restituer progressivement, dans un délai maximal de cinq ans, à leurs vocations sociales, économiques ou culturelles initiales. Entre les lignes, le motif apparent de cette seconde résolution était que Georges disposait, bien plus que Jacobus lui-même, tant de la "surface financière" que de l'infrastructure logistique nécessaires à l'accompagnement et à la réalisation de ce projet dont la nature et l'ambition étaient cependant, et indiscutablement, bien conforme aux idées de Jacobus.

Après un temps de réflexion, Ivan estima qu'il était de son devoir de porter ce document à la connaissance de Gisèle. Celle-ci l'examina longuement, tout en prenant soin de le soustraire à la curiosité oblique des Dubourg — qui n'avaient toujours pas trouvé de mouchoir —, puis elle le fourra dans son sac sans faire de commentaires. Elle fixa la nappe d'un air songeur. Ainsi donc Georges et Martin avaient-ils établi entre eux, et à son insu, des relations plus complexes et plus suivies qu'elle ne l'avait imaginé. Et ils avaient jugé préférable et peut-être même indispensable de la tenir à l'écart de leurs échanges et de leurs coups fourrés. Elle en était au fond plus émue et touchée que mortifiée, ce qui suscita chez elle un nouvel accès de chaudes larmes auquel les Dubourg, par défaut d'explications et de mouchoir, ne purent répondre que par de triviales mais toujours très amicales paroles de réconfort. Cela sembla d'abord suffire, comme à l'accoutumée, à apaiser Gisèle — depuis son enfance, et plus encore depuis sa

séparation d'avec Martin, elle avait un tel besoin d'être en permanence rassurée ! — , jusqu'à ce qu'Hélène Dubourg suggère :

— "Si pour une raison ou une autre ton chauffeur ne revient pas, nous te raccompagnerons chez Georges", et plus rien ne put alors contenir le flux de sanglots.

Le chauffeur ! Elle comprenait maintenant le sens de sa sollicitude autoritaire depuis ce matin et de ses manigances avec Martin junior à la fin du repas ! Le brave homme était bien entendu dans la confiance de ce qui se tramait et il jouait gros ce soir pour des affaires qui étaient au fond bien peu les siennes et où il n'avait rien à gagner. Et Martin junior, mis si jeune dans le secret des hommes et qui semblait si déterminé aujourd'hui à ne pas se contenter de partager le prénom de son grand-père, mais à en partager aussi les combats voire à en reprendre le flambeau par la suite ! En attendant, cet abominable Zapca était sorti armé et, à n'en point douter, il était posté quelque part à tous les guetter dans un sombre recoin ! Et Serge qui restait là, assis, à faire du plat à sa voisine pendant que son père et son fils risquaient leurs vies ! Serge, cruellement contourné par tous, qui s'était même enchaîné à Zapca en lui empruntant de l'argent qu'il se savait incapable de lui rembourser ! Serge, son fils si taciturne et si renfermé pendant toute son enfance, et qui n'avait jamais su ni s'abstraire de la personnalité accaparante de son père ni se confier à elle pour qu'elle l'aide à chercher sa voie loin de lui ...

Mais Serge agissait sous ses yeux comme s'il ne réalisait pas le mépris croissant dont il faisait l'objet autour de lui. Tout aussi maladroitement que lorsqu'il avait demandé, sans l'obtenir, du café à Zapca, il était en train de chercher à reprendre l'initiative auprès de Véra Jirikova en profitant de la pâleur et de l'angoisse de René — qui faisait aller sa chaise roulante dans tous les sens en surveillant la porte — pour marquer des points sur lui.

— "Ne vous inquiétez pas, Véra", disait-il. "Il y a une bonne part de théâtre dans tout ce à quoi nous venons d'assister. Ils sont bien sûr tous un peu fous, comme vous dites, mais le plus fou d'entre eux est resté avec nous, et cela vaut bien mieux pour tous les autres. Car voyez-vous, mon oncle s'est voulu metteur en scène — alors qu'il n'a jamais su mettre en scène que lui-même — mais il ne se révèle pour finir que bien piètre apprenti sorcier. Quoi qu'il arrive maintenant, il est grillé, disqualifié, sifflé de toutes parts. Croyez-moi, le moment venu je serai le seul à pouvoir tous les tirer de l'impasse de ce mauvais mélodrame dans laquelle il les a précipités sans réfléchir. Je ne sais pas ce qui figurait sur ce fameux papier que ma mère a jugé bon de soustraire de la circulation, mais je sais qu'il faudra bien, d'ici peu, que mon père négocie avec Raoul Zapca. Et ce jour-là, vous le verrez, je serai leur meilleur intermédiaire, le sage dont ils auront besoin pour dépasser et oublier leurs passions. Vous pourrez alors vous joindre à moi, si vous le voulez ..."

— "Votre père négocie avec Zapca ! Vous n'êtes pas fou, vous", lui répondit Véra. "Non, vous n'êtes pas fou, ni même naïf, mais aveugle. À moins que vous ne soyez lâche. Ou peut-être encore pensez-vous que votre père a besoin d'un traître pour tenir jusqu'au bout son rôle de héros tragique. En attendant, c'est votre fils qui est à ses côtés face à Zapca, et pas vous. C'est lui qui joue le rôle du "troisième jumeau", lui qui assume en toutes circonstances le nom de Jacobus. S'il a hérité un peu de la sagesse dont vous vous targuez, il a surtout hérité la folie visionnaire, agissante et dangereuse de son grand-père. Et moi qui ai assisté et admiré le

premier Martin Jacobus aussi loin qu'il est possible, et qui ai eu la douleur de le voir sombrer, je vois ce que vous refusez de voir : l'émergence d'un second Martin Jacobus qui saura bientôt diriger son action, sagement et follement, pour mener enfin des combats efficaces. Et c'est à celui-ci que, "le moment venu" comme vous dites, je serai fière, s'il le faut et si je le peux, de me "joindre", comme vous dites aussi. Pas à vous. Au revoir."

Sur ce, elle mit son sac à l'épaule, boutonna la veste de son tailleur, salua chacun de la tête et sortit.

Léa avait à peine saisi cet échange. Elle avait considéré Serge, puis Véra, d'un œil terne, presque hagard. Elle ne cessait de caresser comme machinalement les cheveux de ses enfants, blottis tous deux contre elle le pouce dans la bouche. De part et d'autre du comptoir, le "patron" de la brasserie discutait en chuchotant avec Ivan, qui se comportait comme quelqu'un qui mène une laborieuse enquête dans un milieu qui lui échappe au fur et à mesure qu'il croit s'en rapprocher. Pendant ce temps, la serveuse, qui avait rassemblé au balai et ramassé à la pelle les éclats épars de la carafe, achevait de débarrasser la table.

René fit un signe à Mama Fatou et celle-ci, empoignant le guidon de la chaise roulante, l'aida à franchir les deux marches du seuil de la brasserie. Par la fenêtre, Gisèle voyait maintenant leurs silhouettes immobiles au beau milieu de la place de la Gare déserte et baignée par la lumière des réverbères. Ils scrutaient les quatre points cardinaux sous un ciel rendu crémeux par la pleine lune.

- 9 -

Comme il fallait s'y attendre, la course-poursuite avait mené Zapca et ses protagonistes au bord du canal. Sur la berge cimentée, Zapca se trouvait maintenant cerné à courte distance par les six hommes qui l'avaient pris en chasse. À moins d'un mètre de l'eau vert-de-gris qui coulait nonchalamment derrière lui, il leur faisait face, le revolver à la main, et beaucoup moins essoufflé qu'eux.

— "C'est de nouveau à ton tour de ne plus avoir le choix : jette ton arme dans le canal", lui enjoignit Jacobus, "et retournons tranquillement à la brasserie pour examiner ensemble le papier que je t'ai montré et que tu as trop vite dédaigné."

— "Inutile", rétorqua Zapca, "le vieux cinglé m'a brisé la clavicule droite avec son projectile préhistorique et malheureusement pour toi, dans ces conditions, je ne peux rien signer."

— "Soyez raisonnable", intervint Chastang. "Dans ces conditions, vous ne pouvez pas non plus vous servir de votre revolver."

Zapca sourit de toutes ses blanches dents qui étincelaient sous la lune, fit lentement passer l'arme dans sa main gauche et, sans hésiter, la braqua sur Martin junior. Ce faisant, il ne put réprimer une grimace de douleur. Son épaule droite le faisait visiblement souffrir bien plus qu'il n'aurait voulu le laisser paraître.

Jacobus et le chauffeur avançaient cependant vers lui, imperceptiblement. Du moins le croyaient-ils. Mais Zapca vit la menace. Il tira alors un coup de feu en direction de Martin junior, mais il le manqua. Pendant que Jacobus se précipitait vers son petit-fils pour s'assurer qu'il était indemne, Chastang, ulcéré, s'avança et s'exposa à son tour. Zapca tenta alors de tourner et d'ajuster son arme vers le chauffeur, mais il était trop tard : Chastang et lui étaient sur le point de l'agripper. Il recula encore et tomba à l'eau en poussant un juron.

On vit tout de suite que, peut-être du fait de son épaule blessée, peut-être aussi de fait du poids de ses habits, il était dans l'incapacité de nager. À peine se maintenait-il à flot, au beau milieu des canards effarouchés.

— "Aidez-moi, bon sang", gargouilla-t-il, et cet appel semblait plus particulièrement destiné à Jacobus, qu'il regardait droit dans les yeux.

On ne sut pas trop si, en plongeant à son tour, Jacobus entendait le sortir de l'eau ou continuer à en découdre avec lui. Toujours est-il que les deux hommes, tout en se débattant, se fondirent peu à peu dans l'ombre épaisse que faisaient les peupliers plantés en rang sur la rive opposée. La lune, placide, n'éclairait plus que les cinq hommes restés sur la berge et qui écoutaient, impuissants, le bruit mêlé des éclaboussures et des exclamations qui venaient de l'obscurité.

Bientôt le silence se fit, à peine troublé au loin par le grincement des poulies et le long chuintement des coulées de sable que l'on déchargeait d'une tardive péniche.

- 10 -

L'automne avait teinté de pourpre et d'ocre la robe des collines autour du cimetière. À l'Ouest, les faubourgs de la ville s'ébrouaient au pied des immeubles impassibles. La courte pluie qui avait surpris les citadins au sortir de leur sieste dominicale semblait vouloir s'excuser du mauvais tour qu'elle venait de leur jouer et, regroupant en hâte ses forces dispersées pour leur proposer à la place un élégant tapis de brume, elle cherchait à rejoindre discrètement le ciel dont elle aurait pu tout aussi bien ne pas dégringoler.

Martin junior et ses deux cousins, comme ils en avaient formé ensemble le projet la veille au soir, venaient de déposer un gros bouquet de fleurs jaunes et rouges sur la courte tombe dont le granit était gravé, en caractères dorés, des lettres composant le nom "Jérôme Jacobus", suivi de ses dates de naissance et de décès. Serge et Léa les attendaient plus bas sur le parking, parfaitement muets.

Un double arc-en-ciel s'était tendu derrière les immeubles, dont les plus hautes fenêtres scintillaient au-dessus de la brume qui enveloppait les premiers étages.

- "Martin, ça vient comment, déjà, les arcs-en-ciel ?", demanda Christine.
- "Tu disais que ça vient du canal", précisa Pierre. "Mais il n'y a qu'un seul canal ..."

FRÉDÉRIC JÉSU

NOUVELLES

Arc-en-ciel - 2001

Licence (CC BY -NC-ND)



Vous êtes autorisé à publier, partager, distribuer gratuitement l'œuvre de l'auteur.

Dans la mesure du possible vous devez donner le nom de l'auteur.

Vous n'êtes pas autorisé à vendre, louer, reproduire, adapter,
modifier, transformer ou faire tout autre usage.

Courriel de l'auteur : contact@frederic-jesu.net

Site officiel de l'auteur : <https://www.frederic-jesu.net>

© Copyright-France tous droits réservés 2020-2021

Paris, 2020

ISBN 979-10-394-0563-8